

tribune

HEBDOMADAIRE
DU PARTI SOCIALISTE
UNIFIE
N° 518, 1,50 F
JEUDI 16 DECEMBRE 1971



socialiste

vers une
société
socialiste :

Libération des femmes



tribune
socialiste

Hebdomadaire
du P.S.U.

Directeur politique :
Christian Guerche

Directeur adjoint :
Gérard Féran

Secrétaire de la rédaction :
Phillippe Guyot

Comité politique de rédaction :

Robert Chapuis - Gérard Féran - Jacques Gallus - Jacqueline Giraud - Christian Guerche - Gilbert Hercet - Christian Leucate - Robert Michel - Henry Rosengart.

Rédaction :

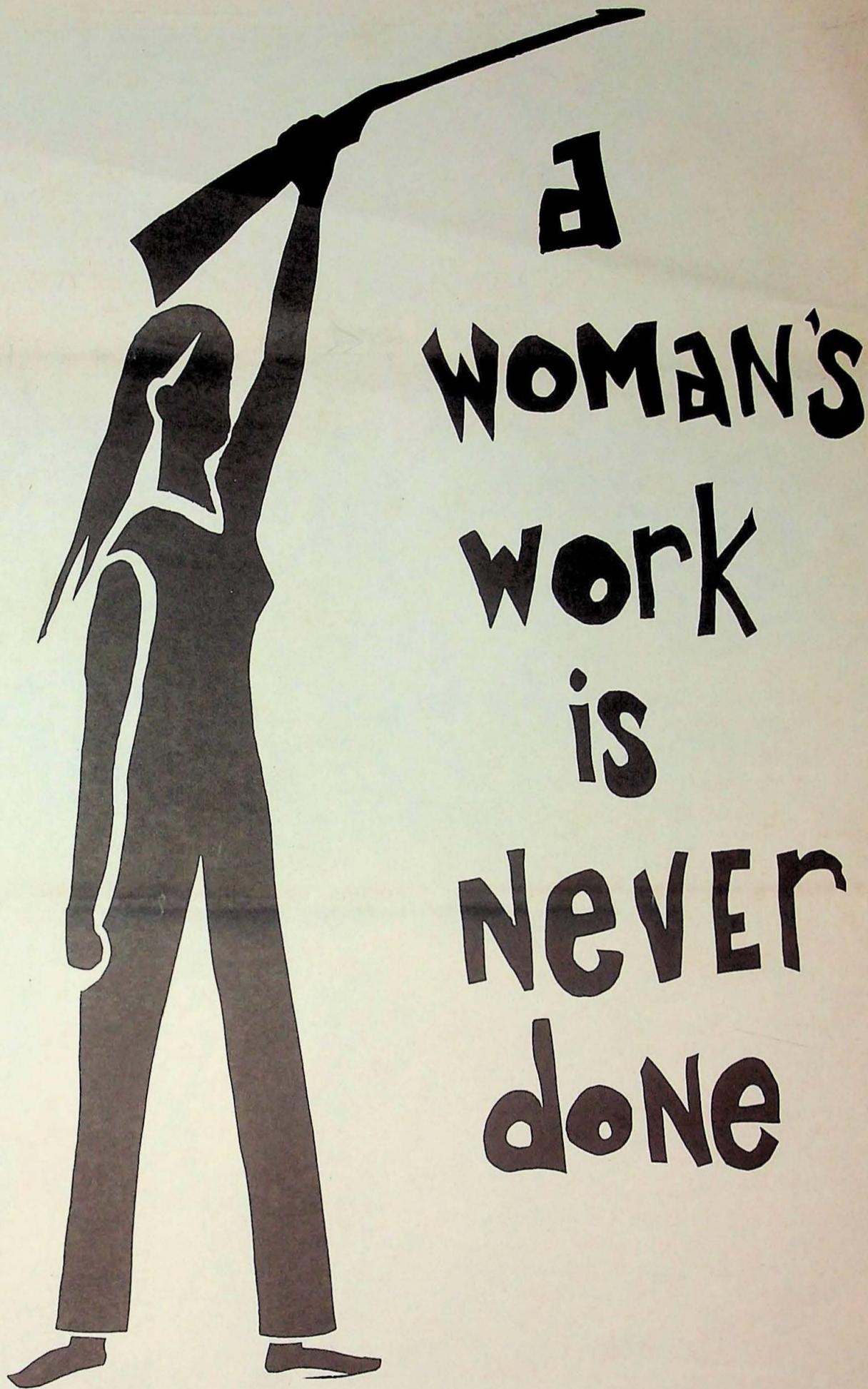
Jean-Louis Auduc - Gilbert Chantaire - Françoise Claire - Jacques Ferlus - François Gyr - Alain Moutot - Dominique Nores - Lucien Sainlonge - Jean Verger

●
Directeur
de la Publication
Guy Degorce

●
Rédaction
Administration :
9, rue Borromée
PARIS (15^e)
566-45-37

S.A. Imprimerie Editions Moriamé,
61, rue du Fg-Poissonnière, Paris 8^e

Le présent numéro est tiré
à 42.000 exemplaires



Les femmes dans les luttes

Il est de tradition, dans la classe ouvrière, de souligner le manque de combativité, l'indifférence à la lutte syndicale, bref, la passivité des femmes.

Et pourtant, ces dernières années, nombre de luttes témoignent du contraire. Ainsi, récemment, à Biarritz-shoes, à la Mécanique de précision de Mazamet, à Moulinex...

Dans plusieurs cas, ce sont les femmes qui ont su décider les cadences et les horaires, lutter pour le contrôle ouvrier, donner l'exemple de la démocratie prolétarienne en prenant chaque décision collectivement.

Et s'il y a freinage, il est, désormais, moins le fait des femmes que de leur entourage. En milieu rural, par exemple, on envoie souvent les jeunes filles à l'usine, et la famille tolère mal d'être privée, par une grève, de ce salaire d'appoint. La grève de Pont-de-Buis a bien montré ce rôle de frein joué par les parents.

Ouvrières en grève, ou épouses de grévistes, comme celles de Batignolles, les femmes, désormais, sont très souvent à l'avant-garde des luttes. Il est grand temps que les organisations ouvrières, et, plus encore, les révolutionnaires, en tirent les leçons.

**Nous
n'aurons
que ce que
nous
prendrons**

On parle un peu partout du désir des femmes de se libérer. C'est vrai dans d'autres pays comme en France. Mais se libérer pourquoi et comment ?

Si certaines posent cette libération en termes de réforme ou d'amélioration, nous pensons, nous, qu'elle doit être posée en termes révolutionnaires, c'est-à-dire que cette libération ne doit pas être récupérée par la bourgeoisie.

Nous pensons aussi que cette libération ne doit pas être « pensée » seulement par quelques intellectuelles mais qu'elle doit commencer à être « vécue » par l'ensemble des femmes du milieu populaire.

Ce « T.S. » spécial-femmes a donc comme ambition de poser certains problèmes et de les proposer à la discussion, à la critique, ce qui doit amener débats, analyses, propositions.

Les articles que contient ce numéro n'engagent pas le parti dans la définition de sa ligne politique. Pour l'instant, ils ont le mérite de proposer des thèmes de discussions.

C'est dans la mesure où des femmes, des groupes de femmes, des hommes réagiront que nous pourrons peu à peu dégager ce qui nous semble essentiel.



AGIP

Le 5 et le 6 février 1972, le P.S.U. tiendra des assises nationales, préparées par des assises régionales, sur les problèmes « femmes ». De ces assises sortiront alors des textes définissant le rôle de la famille, la place de la femme dans la famille, dans la société, dans la production, notre politique vis-à-vis de tout ce qui influe sur ce rôle (école, formation professionnelle, urbanisme, travail sur les lieux de production, etc.). C'est aussi au cours de ces assises que sera défini le mode d'organisation de notre mouvement de femmes.

Ce journal que vous avez aujourd'hui entre les mains, que vous vous apprêtez à lire, vous donne donc une responsabilité. Celle de participer, d'apporter votre réflexion à la réflexion collective.

Lisez les articles, faites-les lire, organisez des rencontres avec quelques femmes, dans votre quartier,

dans votre bâtiment, faites-nous savoir ce que vous pensez.

Vous qui avez déjà mené des luttes de femmes faites-le-nous savoir. C'est important de partir de ce qui est vécu.

Camarades, nous ne devons compter que sur nous-mêmes. Ce que nous ne ferons pas, les autres ne le feront pas pour nous. Si nous voulons notre place, il faut que nous la prenions.

Prenez contact dans votre ville avec la section P.S.U. qui vous fera connaître son groupe femmes, prenez contact avec les camarades de Paris qui assurent la permanence au siège national, 9, rue Borromée, tous les mardis de 18 heures 30 à 20 heures (téléphone 566-45-37). Prenez contact avec la responsable de la Commission nationale femme, Th. Carette, 21, rue F.L.-Desbarbieux, 59-CROIX

Camarades, au travail.

COMMISSION NATIONALE FEMMES

Sous presse

LE MOUVEMENT TROTSKYSTE EN FRANCE

Des origines aux enseignements de Mai 68

Aux
Éditions
SYROS

Notre camarade Yvan Craipeau, qui a lui-même joué un rôle très important dans le trotskysme français des origines jusqu'en 1947, fait dans cet ouvrage le bilan des tentatives opérées par ce courant pour construire le parti révolutionnaire nécessaire à notre époque. Il en montre l'intérêt et aussi les limites.

Jusqu'au 15 décembre, ce livre peut être commandé en souscription aux
EDITIONS SYROS - 9, rue Borromée, Paris 15^e - C.C.P. 19 706 28.

Prix de vente public 18 F ● En souscription, à l'unité 15 F ● En souscription par 10 exemplaires 12 F

Le rôle de la famille

DANS une première ébauche, nous n'abordons ici que la fonction économique de la famille dans le système capitaliste et les rapports parents-enfants qui en découlent.

Un rôle économique et social

La famille organise la reproduction des individus mais pas n'importe comment. Une famille bour-

geoise reproduira des bourgeois qui, dès leur naissance auront un héritage culturel, des moyens matériels d'enrichir leurs connaissances, d'acquérir des diplômes donc des emplois, qui bénéficieront en-

suite de l'acquis de leurs parents (héritage, partage des parts, etc.). Une famille d'ouvriers a de grandes chances au contraire de perpétuer des ouvriers. Le logement, donc souvent la santé, la nécessité de travailler très vite, le manque de culture de leurs parents donnent aux enfants d'ouvriers des chances très rares d'accéder à des postes de responsabilités. De ce fait, nous pouvons dire que la cellule familiale perpétue les inégalités sociales.

La famille sert à la reproduction de la force de travail. En fait, mettre des enfants au monde, c'est donner naissance à de nouveaux producteurs au service du capital. C'est aussi, au sein de la famille, qu'est entretenue la force de travail puisque c'est là que le travailleur trouvera sa nourriture, son blanchissage, la possibilité de récupérer sa fatigue et même ce qu'on appelle « le repos du guerrier ». C'est au sein de cette famille aussi que le travailleur se libère des contraintes de sa vie de travail : tutelle du patron, des chefs, cadence, bruit, brimades. Dans ce sens, la famille joue donc un rôle de compensation. Cette espèce de libération met un frein à la révolte du travailleur, à sa puissance combative, surtout que bien souvent, la femme, fidèle au rôle qu'on lui a assigné, essaie d'arrondir les angles, de supprimer les tensions.

La famille est un facteur de collaboration de classes. La famille est utilisée par le système, par la consommation, pour récupérer le prix que le travailleur a obtenu de sa force de travail. Chaque famille est entraînée à avoir sa maison, son frigo, sa machine à laver, etc. C'est la multiplication des besoins et l'usage des biens de consommation.

La société capitaliste se sert de la famille pour développer au maximum la propriété privée qui est son fondement même. La famille est poussée, par une lutte idéologique savamment menée, à l'épargne : les travailleurs se saignent pour que d'autres puissent spéculer.

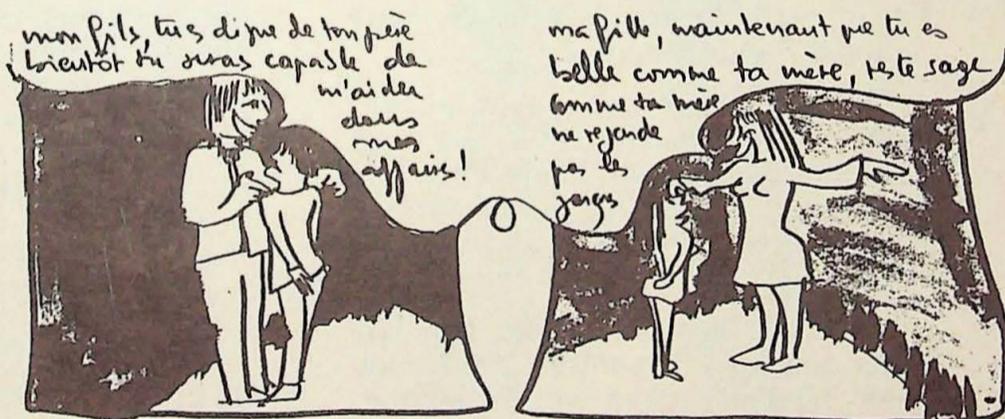
Dans la société capitaliste, le rôle principal est tenu par l'instance économique mais ceux qui possèdent ce pouvoir économique s'en servent pour exercer leur pouvoir politique et idéologique. On ne peut donc parler du rôle économique de la famille sans voir le rôle idéologique qui en découle.

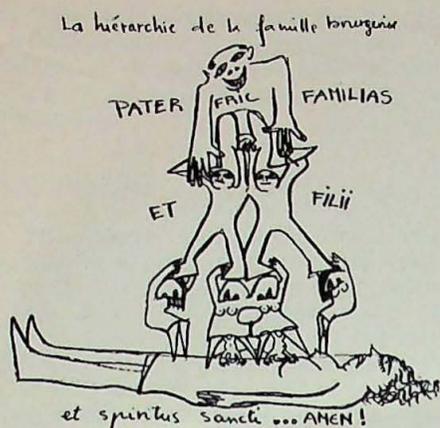
Le véhicule d'une idéologie

Une idéologie qui ne peut être que l'idéologie dominante animée par la bourgeoisie. Elle permet de développer l'idée de hiérarchie et



un an plus tard et ensuite





c'est tout le mythe du chef de famille, celui qui commande, celui qui a les pleins pouvoirs vis-à-vis de la loi, celui qui transmet son nom, etc. De là, découle la tutelle économique, idéologique, législative de l'homme sur la femme... puis des parents vis-à-vis des enfants et il n'y a pas encore si longtemps des premiers-nés sur les autres.

C'est dans la famille qu'on apprend à reconnaître le bien-fondé de l'autorité supérieure, ce qui nous fera ensuite nous incliner devant le patron, les notables, l'instituteur, les chefs à l'armée.

C'est dans la famille aussi que se développe l'esprit de compétition. N'est-ce pas le propre de chaque famille de vouloir que ses enfants aient leur place au soleil, la meilleure possible ? N'est-ce pas la fierté de chaque famille et pour certains leur seule raison d'être, que d'avoir mieux que le voisin ? N'est-ce pas dans la famille que se développent toutes les justifications, l'idée de promotion individuelle même au prix de n'importe quel système « D »... ?

C'est aussi dans la famille qu'on apprend à subir la répression. Pour tout, les enfants doivent avoir l'autorisation parentale, que ce soit pour entrer dans une école, dans un club de loisir, pour sortir du territoire ou pour se marier s'ils n'ont pas 21 ans. S'ils ne pensent pas comme leurs parents, s'ils n'obéissent pas, la répression économique (plus d'argent de poche) la suppression des libertés (plus de sortie, de spectacle, etc.) est encore une arme couramment employée. L'enfant, dans notre société, dans la famille que cette société a engendrée doit obéir, doit se prier. « De toute façon il ne sait rien, il n'a pas vécu, il n'a pas d'expérience. » On ridiculise ses désirs, ses aspirations. « Il n'aura qu'à les réaliser plus tard, quand il sera libre, alors là, on le verra à l'œuvre ! » Et on ne pense jamais qu'on l'a tellement brimé qu'il n'est plus capable de se libérer.

C'est la famille aussi qui est la gardienne de l'ordre établi, du respect des traditions, de la mise en application de la « morale » avec tout ce qui en découle : répression sexuelle, répression intellectuelle. Aucune contestation, aucune remise en cause ne sont permises.

C'est par l'éducation qu'elle donne aux enfants que la famille crée et développe le clivage

« homme/femme ». Dès sa plus tendre enfance le garçon apprend à être un homme selon l'image qu'en a la société, et la fille une femme selon l'image de cette même société. Ils sont séparés dans leurs jeux, dans leurs fréquentations, dans leur éducation, dans l'instruction qu'ils reçoivent, dans la formation professionnelle qui leur sera offerte, dans les loisirs qui leur seront permis. La fille, dès son plus jeune âge, est orientée vers le rôle de mère et d'épouse. C'est très tôt qu'elle est façonnée à remplir un certain rôle d'esclave.

De plus la famille modèle doit être un lieu d'harmonie, de paix, de sécurité. C'est un lieu où il ne faut pas s'affronter sur des sujets politiques, religieux, sexuels. Il ne faut surtout pas y faire l'apprentissage ou même la prise de conscience de la lutte de classe. Pas d'histoire, pas de discussion. C'est un lieu d'apolitisme.

Détruire cette famille-là

De cette première analyse, nous pouvons tirer les conclusions suivantes : La famille développe l'individualisme, la hiérarchie, la compétitivité, l'autorité, la propriété privée. Toutes ces notions, sont des notions bourgeoises qui sont indispensables à la société capitaliste et un obstacle à la prise de conscience de classe et à l'action collective. La famille est au service et asservie par les rapports de production du système capitaliste.

L'objectif d'un parti socialiste révolutionnaire étant la destruction du système en place, de son mode de production et de son appareil d'Etat, la conclusion logique est de lutter pour la destruction de la cellule familiale dans sa forme actuelle.



Vous avez un bébé éveillé...
Vous n'avez que quelques mois pour en faire un homme intelligent !

L'expérience, vécue dans les pays de l'Est nous montre que le maintien de la cellule familiale de type bourgeois est un obstacle à l'instauration d'un véritable socialisme, voire parfois un ferment de contre-révolution et qu'il est donc important que le problème soit posé avant la prise de pouvoir. Il va sans dire, mais c'est mieux en le précisant (car beaucoup de camarades jettent les hauts cris quand on parle de destruction de la famille même si l'on souligne « dans sa forme actuelle ») qu'il n'est nullement question de nier

les liens affectifs qui peuvent exister dans les familles, ni prétendre vouloir mettre tous les hommes et les femmes ensemble, profitant les uns et les autres de ce qu'ils veulent, quand ils veulent, faisant des enfants qui seraient à tout le monde et à personne.

Construire des relations nouvelles

Il nous est certes difficile, marqués comme nous le sommes par la famille telle qu'elle est vécue actuellement, d'imaginer d'autres rapports entre époux, entre enfants et parents, etc.

Certaines expériences, bien qu'imparfaites nous montrent déjà qu'il est possible de vivre différemment et nous pouvons quand même dégager quelques directions qui nous permettraient d'éclairer les luttes à mener. Le développement d'une vie communautaire pourrait être un premier pas vers la destruction de l'individualisme, de la hiérarchie, de la propriété privée. La prise en charge collective des enfants pour leur éducation, leurs loisirs, pourrait pallier certaines injustices et permettre à chacun de donner collectivement ce qu'il a de meilleur et de minimiser par là même les erreurs qui peuvent être faites. Vouloir donner aux filles et garçons, suivant leurs aptitudes et non suivant leur sexe, la formation la plus adaptée en supprimant toute distinction de valeur entre travail intellectuel et manuel, est aussi un combat révolutionnaire à mener, non seulement au niveau des mentalités mais aussi au niveau des structures.

Notre perspective doit s'inscrire aussi dans un combat révolutionnaire pour le cadre de vie. Il faut dès à présent lutter pour une création et une multiplication des équi-

pements collectifs dans un sens vraiment communautaire, dans les immeubles : laverie collective, repassage collectif, salle de restaurant d'immeuble, crèche, centre de loisir aussi bien pour les jeunes que pour les adultes et les personnes âgées, terrains de sport. Toutes ces réalisations devraient fonctionner sous le contrôle permanent des travailleurs, pour leur donner un caractère éducatif qui remplace la responsabilité individuelle des parents, par une responsabilité collective et qui évite la coupure souvent inévitable et même l'affrontement parents enfants.

Cette vie collective est indispensable à l'instauration du socialisme. Loin de détruire les liens affectifs, qui existent entre parents et enfants, entre époux, mais qui sont dénaturés par tout ce que nous avons analysé plus haut, ces structures collectives de production, de réflexion, de décision, d'organisation doivent permettre à chacun de retrouver des rapports plus sains parce que plus libres, dénués de tout calcul, de tout profit, mais pleinement conscients d'une cité à bâtir ensemble où chacun puisse s'épanouir et non se replier, se renfermer sur lui-même pour finalement essayer de garder ses avantages et d'être le plus fort.

Il faudra que, patiemment, notre combat s'inscrive dans cette perspective que pied à pied, ce que nous arrachons à l'idéologie bourgeoise, nous donne déjà une vision optimiste de ce que pourront être les rapports affectifs approfondis dans la société socialiste que nous voulons construire. C'est un long combat à mener sur tous les plans et le plan idéologique n'est pas le moindre. Mais si nous y croyons, nous vaincrons.

Fédération du Nord.

L'engrenage

Ce texte est issu d'une première discussion entre des jeunes travailleuses de l'O.I.T.R., la majorité d'entre elles venant de province et étant employées aux P.T.T. dans la région parisienne. Entrée dans le travail, changement de ville, sortie de la famille, déracinement profond, telle est la condition commune. Ce texte fera donc beaucoup plus souvent référence aux conditions de vie des employées des P.T.T., compte tenu également du fait que les travailleurs des P.T.T. représentent en Paris la plus forte concentration de jeunes d'Europe (13.000 rien que pour les Chèques Postaux).

Etre employée aux P.T.T., que ce soit aux chèques ou au téléphone, c'est d'abord devenir une machine humaine, devant produire un maximum de rendement et, pour cela, avoir sans cesse sur le dos des surveillants pour vous rappeler à l'ordre, vous empêcher de parler. Aucun contact, aucune discussion ne sont possibles pendant le travail. C'est donc n'être qu'un numéro à longueur de journée, à longueur de semaine, et sortir le soir, vidée, abruti, passive. Après avoir subi la répression familiale et scolaire, on se retrouve alors dans un autre cadre qui tue encore plus toute capacité d'initiative, toute expression de la personnalité.

La course aux chambres

Et sortie du travail on est confrontée au problème du logement. Certaines ont la chance de trouver une place dans un foyer d'accueil des P.T.T. Cela permet d'éviter de se retrouver à la rue, ne connaissant personne, courant les agences pour trouver une chambre. Là on ne paie que 30 F par mois mais on est logée avec 3, 4 ou 5 autres filles dans la même pièce. Bien sûr, c'est un peu la vie de caserne, mais quand on souffre tant du déracinement, côtoyer d'autres personnes vivant la même expérience, ça permet de ne pas trop souffrir de l'isolement et de pouvoir « tenir » le temps qu'il faut pour s'adapter au travail. Mais il n'y a pas toujours de places et n'importe comment il faut trouver autre chose au bout de 15 jours, 3 semaines, 3 mois au maximum.

Autre chose, c'est donc à nouveau la course aux chambres où on rentrera d'ailleurs le soir, épuisée après la journée de travail, seule, et où on engloutira une assez importante partie de son salaire. Cela peut être aussi trouver une chambre individuelle dans un des foyers des « dames des P.T.T. ». On pourrait penser que la vie en collectivité va y rompre l'isolement. Mais, lors de la discussion, on s'aperçoit que, pendant des mois, bien des filles ne connaissent personne, ne parlent à personne. Quelles en sont les causes ? Il y a bien sûr le manque d'habitude de vie collective, chacune ayant bien souvent toujours vécu dans sa propre famille. Il y a, plus encore, l'emprise des conditions de travail. Dans ces foyers le seul lieu de rencontre est très souvent une salle de télévision, mais absorber passivement un programme, ça ne favorise pas les discussions.

Dans certains d'entre eux, on (c'est-à-dire la direction) y organise des débats. Mais là encore, aucune possibilité de choix, d'initiative. Peu de filles en ressentent d'ailleurs le besoin : la famille, l'école, le travail, tout cet engrenage a bien œuvré à les rendre le plus passives possible. De plus, on se retrouve encore dans un milieu exclusivement féminin. Et là, tous les réglemens intérieurs sont formels : aucun homme ne peut pénétrer dans les foyers !

La solitude

Sortant d'un lieu de travail où les conditions sont particulièrement abrutissantes et répressives, pour regagner un logement où elles ne le sont pas moins, quelles possibilités leur reste-t-il pour échapper à cet engrenage, pour pouvoir vivre enfin ?

Pour beaucoup, c'est le repli sur soi, la solitude complète, égayée de temps à autre par une sortie au cinéma avec une ou deux copines, c'est le refoulement de toute pulsion sexuelle.

Pour d'autres c'est le besoin impérieux de repartir fréquemment chez soi, pour retrouver sa famille, seul pôle affectif dans cette vie d'isolement. Ce sera alors une bonne partie du salaire qui passera dans les voyages effectués tous les 8 ou 15 jours. Pour d'autres, par contre, être sortie de la famille, cela signifie se libérer, pouvoir enfin émettre des opinions personnelles, mener sa vie comme on l'entend, pouvoir enfin avoir des expériences sexuelles. Mais quand on travaille et qu'on habite dans un milieu exclusivement féminin, où rencontre-t-on des hommes ? Le seul moyen c'est d'aller dans les bals. Et là, qu'y rencontre-t-on ? Bien souvent les gars n'y viennent que pour draguer. Mais ce qu'on recherche, c'est surtout une communication sur un mode affectif, tout autant qu'une satisfaction sexuelle, quand cette recherche sentimentale n'est pas elle-même un transfert de ces pulsions sexuelles. De plus, comme dans la famille aussi bien qu'à l'école, le tabou sexuel est encore très fort, cela se termine bien souvent en catastrophe : c'est l'avortement par n'importe quel moyen, dans n'importe quelles conditions. C'est parfois aussi tout simplement une déception sentimentale et une solitude accrue jusqu'à l'insupportable et la tentative de suicide.

Il faut d'ailleurs noter un effort du planning familial vers cette population féminine, tentative jusqu'aujourd'hui assez

peu concluante : des réunions avec des membres du M.F.P.F. ayant été instaurées dans plusieurs centres et foyers, seules y viennent les femmes mariées ou les filles utilisant déjà des contraceptifs.

Le mariage

Pour d'autres filles encore, la première rencontre masculine amènera rapidement le mariage. Se marier, c'est se sortir du ghetto féminin dans lequel on vivait, retrouver un pôle affectif, pouvoir mener une vie sexuelle normale dans un cadre sécurisant. C'est aussi se sortir de sa condition sociale. Et pourtant on se retrouve vite, toujours exploitée dans le travail, ayant bien souvent un logement éloigné, des horaires non adaptés quand on a des enfants à récupérer, fournissant de plus une seconde journée de travail à la maison.

On s'aperçoit donc que, pour toutes, la sortie de l'emprise familiale et l'entrée dans le monde du travail ne signifient nullement une libération. Etant donné leurs nouvelles conditions d'existence, supportables uniquement parce que temporaires, la seule porte de sortie est le mariage sans avoir pu, à un quelconque moment, remettre en cause la structure familiale. Ayant toujours vécu dans des cadres stricts, limitatifs, où toute possibilité d'initiative personnelle est souvent étouffée, leur conditionnement est tel qu'il leur est nécessaire de se recréer un autre cadre de vie, tout aussi répressif mais néanmoins rassurant. Du cadre de la famille en passant par ceux de l'école, du travail, du foyer, on se retrouve

Pour une théorie et une pratique révolutionnaires

Critique socialiste

Revue théorique du P.S.U. bimestrielle

● Le n° 5 vient de paraître (100 p.) Sommaire :

- Sur les thèses du Manifesto (Jacques KERGOAT)
- La stratégie des forces ouvrières traditionnelles à la lumière des événements de Reggio Calabria (Jean ROIG)
- Pour un débat sur la stratégie internationale (Manuel BRIDIER)
- Sur le capitalisme américain (Pierre MERCIER)
- Culture et mouvement féminin (Sharon COURTOUX)
- Réflexions sur le problème de la femme (Thérèse CARETTE)
- A paraître dans les n° suivants
- Lénine sur la question nationale et sur les Etats-Unis socialistes d'Europe (Pierre NAVILLE)
- Sur les bases objectives du révisionnisme en France (Emmanuel TERRAY)
- Sur le Traité d'Economie Marxiste et le programme du P.C.F. — Nationalisations, entreprise, Etat (Philippe BRACHET)
- L'économie politique de la classe ouvrière (J.-M. VINCENT)
- Politique économique et planification (M. BRETON)
- Sur les qualifications et l'exploitation du travail (Pierre ROLLE).

● Le n° 5 F. Abont : 1 an = 6 n° = 24 F
 ● Indiquez le numéro de départ de votre abonnement
 ● Achats par 10 exemplaires : 45 F par 20 exemplaires : 80 F

Editions Syros
 9, rue Borromée, 75-PARIS 15^e
 C.C.P. n° 19.706.28 PARIS

Librairie « TRIBUNE SOCIALISTE »

9, rue Borromée, Paris 15^e

Ouvert tous les jours de 9 h à 19 h

VOUS PROPOSE

Liste numéro 9

— Des militants du P.S.U., présentés par M. ROCARD	13,00 F
— Europe et Amérique, L. TROTSKY	30,00 F
— Le Parti communiste français, A. BARJONET	16,50 F
— Paris libre 1871, J. ROUGERIE	8,50 F
— Le pouvoir ouvrier, S. MALLET	20,00 F
— Le P.C.F. et la question coloniale. 1920-1965, J. MONETA	18,10 F
Prix réel	106,10 F

Notre proposition : 100 francs franco

Bon de commande à adresser avec le montant à :

TRIBUNE SOCIALISTE
 9, rue Borromée, Paris 15^e
 C.C.P. 58.26.65 Paris

à créer son propre cadre familial. Ce conditionnement à l'encadrement est tel qu'on ne remarquait effectivement aucune revendication dans les foyers féminins.

La révolte

Récemment, par contre, dans plusieurs foyers, les filles ont pris conscience qu'elles pouvaient vivre autrement. Avant les vacances, dans un foyer parisien non P.T.T., les résidentes ont fait une pétition pour demander le maintien en poste d'une des employées, seule personne avec qui elles réussissaient à avoir des contacts humains, des discussions sur leurs propres problèmes. Elles envisageaient de passer à la grève. Les vacances ont temporairement désamorcé la lutte mais elles avaient déjà pris conscience de leur force collective et rompu le cercle de l'isolement et de la passivité.

Ce processus qui s'engage chez les jeunes travailleuses a incité les militantes de l'O.J.T.R. à poursuivre de façon plus approfondie les discussions entamées, que ce soit sur la contraception ou le rôle de la famille dans la société capitaliste. Elles se proposent de les diffuser sous forme de tracts distribués dans les foyers, de les appuyer par des projections de films. Elles espèrent ainsi amplifier au maximum cette prise de conscience dans un métier jusqu'alors particulièrement passif parce que, tout en subissant l'exploitation capitaliste commune à tous les travailleurs, ces travailleuses sont surexploitées en tant que jeunes (étant donné leur rentabilité supérieure due à leur âge) et soumises à une double oppression idéologique, en tant que jeunes et en tant que femmes.

Jeunes travailleuses de l'O.J.T.R.

PANTHÉON

La veuve Couderc

13, rue Victor-Cousin
ODE. 15-04

Permanent de 14 h à 24 h

Théâtre de l'Est Parisien

17, rue Malte-Brun, Paris 20^e
636-79-09 (Métro Gambetta)

L'Opéra de quat'sous

Bertolt Brecht

Gaité-Montparnasse

26, rue de la Gaité - MED. 16-18

Le précepteur

mise en scène de Wolfram MEHRING avec la Cie de LA MANDRAGORE.

L'Arlequin-Parnasse

(Métro Denfert-Rochereau - Gaité) - 306-93-98

« DINER-THEATRE » : 50 F
vin compris

L'homme qui vomit des petits lapins

d'après Julio CORTEZAR
Diner 20 h - Spect. 21 h 30

L'Association populaire familiale

Une espérance

QUAND on parle mouvement de masse, on pense tout de suite aux grandes centrales syndicales existantes. Très peu souvent on fait mention des associations familiales. Cependant elles existent, elles mènent une action importante au sein des masses populaires. L'A.P.F. par exemple, la C.S.F. que je connais beaucoup moins, l'Association des familles. Les deux premières se sont déterminées pour une société socialiste et, par leurs actions et leur recrutement, elles se situent davantage dans le combat ouvrier. L'A.P.F. regroupe, représente, défend et informe les familles populaires.

Elle est représentée sur le plan national (C.N.A.P.F. : Confédération Nationale des Associations Populaires Familiales), a des structures fédérales (elle pense d'ailleurs à des structures régionales) des regroupements par plusieurs A.P.F. de ville ou de secteur géographique qui se nomment inter-A.P.F. puis, à la base, des A.P.F. locales qui recouvrent pour les unes, une ville, pour d'autres débordent sur plusieurs villes, ou même pour certaines, suivant l'importance de la ville ou de ses problèmes, peuvent former plusieurs A.P.F. dans une ville.

Vivre avec ceux que l'on défend

Le but de l'A.P.F. est de répondre aux aspirations des familles populaires. Pour cela, il faut connaître les problèmes, les vivre, les traduire. Proche de chaque problème (et dans la région du Nord par exemple, le problème le plus urgent est celui du logement) l'A.P.F. pose les problèmes, à travers ses militants mais toujours avec les gens concernés. Le problème des courées, par exemple, a toujours été posé avec les habitants des courées, pris en charge par eux par la mise sur pied de comité de logement, dont les responsables sont les habitants des courées eux-mêmes. C'est un long travail de cheminement, indispensable à une avancée collective.

L'A.P.F. dénonce, dans la mesure de ses moyens toutes les injustices faites aux familles populaires : salaire - emploi - formation professionnelle - santé - enseignement - culture, etc. En ce moment, un très gros travail militant

est entrepris vis-à-vis des femmes « chef de famille » qu'elles soient veuves, séparées, divorcées, mères célibataires.

L'A.P.F. ne se contente pas d'agir sur les conséquences. Dans chaque problème elle essaie de remonter aux causes, de les analyser pour mieux comprendre, là où il faut frapper. Elle dénonce tout ce qui est solution de replâtrage, de remplacement.

L'A.P.F. essaie de faire redécouvrir aux familles avec lesquelles elle lutte les droits que ces familles, habituées à tant d'injustices, ne songent même plus à revendiquer : droit à un logement décent, droit à la culture, droit à la santé. Beaucoup, à travers le combat de l'A.P.F. ont redécouvert le sens de la dignité, leur valeur d'homme. C'est un combat difficile — où il faut toujours recommencer, réexpliquer — ne pas se laisser abuser par le paternalisme de ceux qui veulent récupérer les actions.

L'A.P.F. propose aux familles un combat global qui évite de défendre des intérêts catégoriels et passagers. Les familles engagées dans le combat « logement », prioritaire pour eux, sont informées et sont invitées à participer aux actions santé, enseignement, etc. C'est le problème de la vie familiale dans son ensemble qui est posé dans la lutte menée par les A.P.F. Ce combat est mené avec tous ceux qui vivent les mêmes conditions, qu'ils soient Français ou immigrés - chrétiens ou athées - marxistes ou apolitiques, et qui acceptent de remettre en cause la société d'aujourd'hui.

Les problèmes d'un syndicat

Cependant l'A.P.F. qui se veut syndicat du quartier, a des limites. Les mêmes limites que le syndicat. Elle est souvent tenue à des actions legalistes — pétitions, entrevues, etc. — qui ne mènent souvent pas très loin, et qui sont souvent récupérées. De recrutement assez divers, malgré l'option pour le socialisme, tous ses militants sont loin d'être révolutionnaires et les actions ont souvent une allure réformiste.

L'A.P.F. a encore mal défini sa politique de présence ou de contestation dans les organismes existants, ce qui ne lui permet pas toujours d'avoir une ligne de con-

duite cohérente. Ses structures, assez bureaucratiques, manquent de souplesse et donnent à l'A.P.F. la physionomie des gens qui la dirigent, selon leur tendance. Très prudente dans ses alliances avec les autres organisations, elle est perçue comme sectaire, et cela se traduit par une méfiance vis-à-vis des camarades A.P.F. engagés politiquement.

A l'écoute des masses

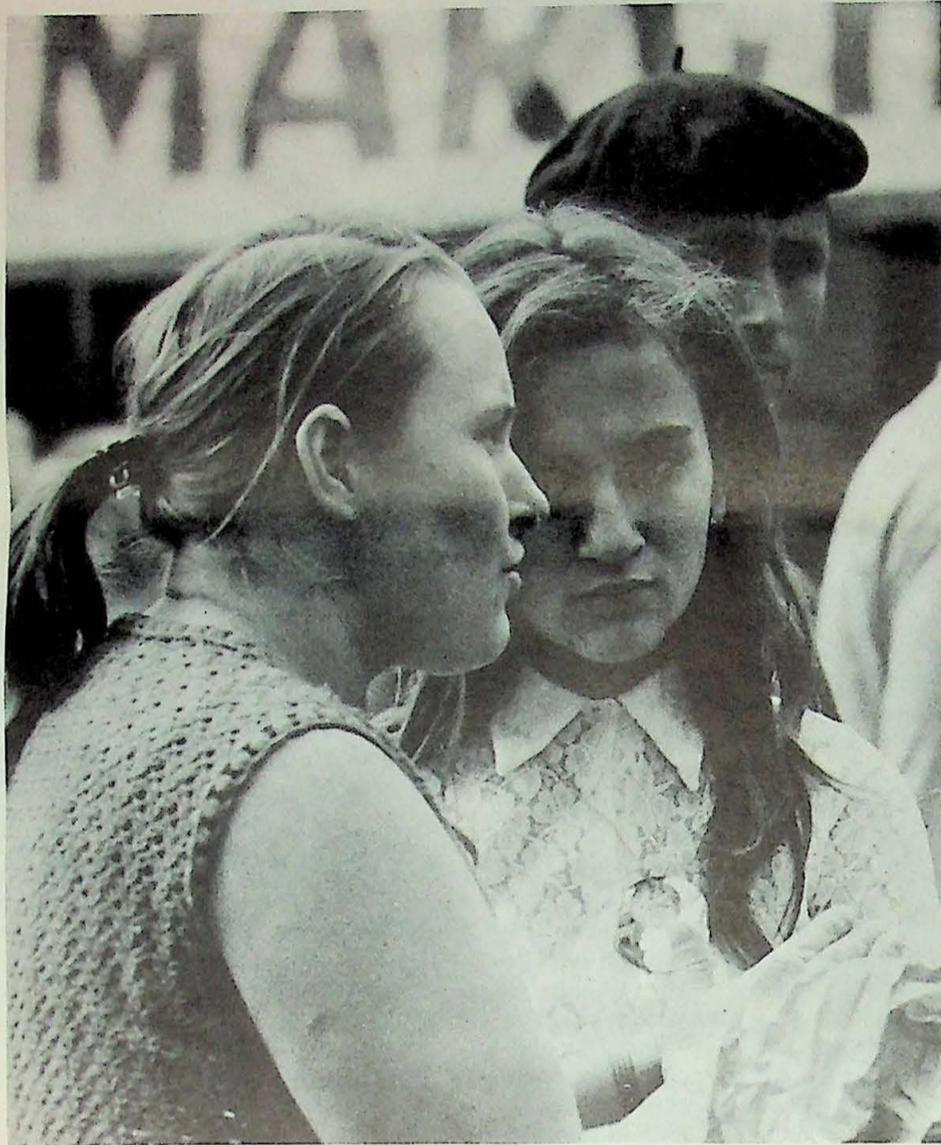
Cependant on ne peut nier le sérieux de son travail, son impact dans les masses, là où ses militants se donnent la peine d'accorder la priorité aux actions avec les plus pauvres et les plus déshérités. Pour beaucoup, elle est une espérance, elle développe une conscience de classe, elle sème le germe de la révolte, arrachant à la passivité et au fatalisme ceux qui sont exploités depuis longtemps.

C'est dans ce sens que le travail qui y est fait ne peut qu'être regardé favorablement par un parti révolutionnaire qui se veut à l'écoute des masses. Et que des militants révolutionnaires, implantés dans la classe ouvrière, vivent les conditions de vie des familles populaires, ne peuvent qu'apporter leur soutien à la lutte des A.P.F., lui donner un prolongement par leur action politique.

Pour le militant révolutionnaire, c'est en même temps un travail d'explication, de discussion, d'affrontement même, au sein de l'organisation, pour essayer de donner une autre impulsion aux luttes, en fonction d'une autre analyse. Sans qu'il s'agisse, jamais, de « noyautage ». Ce travail est souvent rendu difficile par une certaine méfiance vis-à-vis du militant politique, dans l'organisation familiale. En même temps, ce militant ne reçoit pas toujours un soutien efficace de son organisation politique où il est assez facilement classé comme réformiste !

Il est certes facile de critiquer, de rejeter, de mésestimer cette action. Il est cependant plus politique de regarder, d'analyser, d'essayer de comprendre, d'apporter une critique constructive qui permettra à ceux qui combattent à l'A.P.F., dans des conditions difficiles, de faire leur autocritique pour mieux contribuer au combat révolutionnaire.

Thérèse CARETTE.



Collombert

Roubaix

Comment des femmes ont posé un problème

UNE courée à Roubaix. Des familles y vivent dans des conditions assez pénibles de logement. Plusieurs femmes seules ou en situation « irrégulière » pour la morale bourgeoise.

Elles ne se laissent pas faire. Elles ont déjà mené une action sur le problème du logement, car leur propriétaire le « P.A.C.T. » ne leur donne pas toute satisfaction ! C'est avec l'A.P.F. qu'elles ont mené cette action et lors de l'occupation de l'O.R.S.U.C.O.M.N. (organisme chargé de détruire les courées) par l'A.P.F., le P.S.U., la J.O.C. et la C.F.D.T., l'une d'entre elles est venue pour apporter la solidarité de sa courée à cette action menée pour d'autres courées.

Un jour, Yamina, l'une d'entre elles, une Algérienne, mère de trois enfants, reçoit une notification d'expulsion. Huit jours pour quitter la France. Yamina se souvient de ces femmes qui sont venues lui faire signer une pétition. Elle va les trouver, elle explique. Sur le champ, les femmes s'organisent. L'année dernière une autre Algérienne a été interpellée de cette façon : elles ne l'ont jamais revue. Directement du commissariat, où elle s'était rendue seule, elle a été expulsée. Ses enfants ont été

emmenés, de l'école où ils étaient, en car de police. Cela, elles ne veulent plus que ça recommence.

Elles savent que je fais partie du Secours Rouge. Elles me connaissent puisque depuis longtemps je mène la lutte au sein de l'A.P.F. Elles viennent me voir, me demandent des adresses de militants du S.R. et un plan de campagne est mis en place pour le lendemain. Deux femmes de la courée, Abder, un camarade algérien, et moi, nous accompagnons Yamina au commissariat. Les autres femmes de la courée protègent la courée et sont décidées à n'y laisser rentrer personne pour protéger les enfants de Yamina.

Une dimension extraordinaire

Je passe sur tous les détails de l'action : toutes les démarches officielles possibles, mise en sécurité de Yamina, surveillance 24 heures sur 24 de sa maison, de ses enfants, popularisation de cette action sur les marchés, dans les rues, par des tracts, fabrication d'affiches tous ensemble, truffées de fautes d'orthographe, mais faites vraiment avec le cœur, avec les tripes des camarades, affrontement

avec la police par laquelle nous nous faisons matraquer, etc. Tout genre d'action et de mobilisation que ces femmes n'ont cependant pas coutume de faire. Et cependant l'une d'entre elles, ouvrira sa maison, nuit et jour pendant les trois mois que dure cette action qui n'est d'ailleurs pas encore terminée.

Par le S.R. il y a très vite une liaison avec les étudiants qui sont en train de mener une lutte identique pour un de leurs camarades palestiniens. Plusieurs meetings sont organisés avec les uns et les autres. Les femmes de la courée prennent la parole, expliquent leur action, comment elles l'ont démarrée, pourquoi elles la font. Pour les étudiants, c'est une fameuse leçon. Certains d'entre eux le disent simplement : « C'est formidable, ces meetings. Nous, on se creuse des heures et on ne sait pas quoi dire ; ces femmes, elles racontent leur lutte et ça prend une dimension extraordinaire. » Ils demanderont d'ailleurs par la suite, aux femmes de la courée, d'aller sur le campus, pour expliquer cette lutte.

Une deuxième expulsion complique l'action, mais elle est menée avec autant de cœur et quand elle se solde par un échec c'est vraiment très dur à supporter : les flics ont profité d'une démobilisation momentanée pendant les fêtes de Pâques.

Lutte politique ou défolement personnel ?

Durant toutes ces actions, beaucoup d'affrontements, d'échanges, de recherches.

Les femmes de la courée, par leur bon sens, leur analyse de la situation influent beaucoup sur la façon dont se déroule l'action.

Un premier accrochage a lieu. Une brigade anti-flic, jette une nuit

PSU

PARTI SOCIALISTE UNIFIÉ



DES MILITANTS DU PSU PRESENTES PAR

michel rocard

e.p.i.

Interviews recueillies par Noël Monier

Format 14 x 20 - 240 pages - Prix 13 F
Bon de commande à « Tribune Socialiste »
9, rue de Borromée, PARIS XV
C.C.P. Paris 5826 65

des cocktails Molotov sur le commissariat où a été arrêtée Yamina.

Une autre fois, sur les murs, les inscriptions qui y sont portées, au lieu de dénoncer le racisme, les arrestations arbitraires, etc., sont des inscriptions grossières vis-à-vis des flics. Les femmes de la courée remettent les choses au point. L'action est-elle faite pour un défolement personnel ? Est-elle faite pour permettre à chacun d'exprimer sa haine personnelle ou est-elle une action collective, au service d'une cause : l'antiracisme. Une fois de plus, la sagesse populaire, sa clairvoyance, a triomphé.

Un autre jour, ce sont des camarades du S.R. qui font des inscriptions sur des maisons ouvrières, fraîchement repeintes, sur une école de quartier populaire qui venait d'avoir fait peau neuve. A tra-



Collombert

vers l'explication entre les femmes de la courée et ces camarades du S.R., certains ont compris ce qu'était le respect du travailleur, de son sens du beau, du respect de ce qu'il fait. Là aussi, il y a eu une sérieuse avancée dans la connaissance de la classe ouvrière, par ceux qui, voulant être à son service, lui sont souvent très étrangers.

Chaque action spontanée, sans perspective, qui n'était pas vraiment au service des immigrés a été repoussée par les femmes des courées.

Non politisées, au sens où nous pouvons l'entendre, leur action a cependant toujours été une action politique, dénonçant les véritables responsables, frappant là où il faut,

toujours plus soucieuses de servir que de détourner à leurs fins une action qu'elles menaient pour et avec d'autres.

Celui qui écoute, pas celui qui impose

Cette action a été, pour moi, militante politique qui l'ai menée depuis la première minute, une fameuse leçon d'humilité et d'optimisme.

Des bavures, il y en a eu. Des disputes, des désaccords, des incompréhensions, il y en a eu aussi. Mais que des femmes, pour sauver une autre femme, aient mené cette action pendant plus de trois mois, aient fait reculer le pouvoir, aient mobilisé je ne sais combien de fois la police, c'est une

réussite. Que ces femmes aient su tirer des leçons de cette action, aient su imposer leur sagesse et en même temps leur audace à des militants politiques, sachant choisir les mots d'ordre qui leur convenaient, donnant leur confiance à qui elles avaient choisi, doit nous montrer toute notre responsabilité politique.

Pour ma part, je retire plusieurs axes de réflexion :

— être présent dans les masses, d'une présence qui mérite confiance ;

— être à l'écoute de ceux qui sont concernés par le combat et qui, bien souvent, en ont une vision juste et désintéressée ;

— savoir, à partir de cette attention, dégager les perspectives

qui permettront de faire progresser l'action ;

— ne jamais violer ceux avec lesquels on mène cette action mais les amener par la réflexion, point par point, à progresser dans leur prise de conscience.

Le militant politique doit être celui sur qui on compte, celui dont on a besoin mais jamais celui qui s'impose.

Car, n'est-ce pas révolutionnaire, que des femmes que personne ne connaît, que certains méprisent ou rejettent parce qu'elles n'ont pas de mari, pas de ressources, pas de relations, aient rendu possible le déclenchement sur Roubaix de toute une action contre le racisme ?

Thérèse CARETTE.

Mantes-la-Ville

Dans une cité ouvrière, des femmes s'organisent

Sil nous essayons de vous raconter ce que nous avons fait dans une cité ouvrière de Mantès-la-Ville (Yvelines), la Cité des Merisiers, ce n'est pas pour nous glorifier d'une si merveilleuse action, mais pour en discuter avec d'autres militants qui réalisent en ce moment un travail analogue au nôtre.

Voici les faits. En mars 71, nous avons présenté à Mantès-la-Ville une liste d'union populaire aux élections municipales, et au cours des réunions, nous avons déjà développé l'idée de la création des comités de quartier pour permettre aux gens de résoudre ensemble leurs problèmes.

Réunions à domicile

Donc, en avril 71, nous avons commencé une campagne sur la nécessité de la contraception, sur les problèmes de l'avortement.

— Affiches manuelles et distribution de tracts (notamment à la sortie des maternités) ont appuyé nos réunions qui se font chez les unes ou les autres, chacune regroupant de nouveaux éléments : voisines, amies.

— Au cours de ces réunions nous ne voulons pas faire des conférences et parler comme dans les livres mais nous sommes arrivées à ce que chacun parle de son expérience personnelle.

Par exemple, une femme peut très bien exprimer ses craintes de prendre la pilule et nous arrivons à lui démontrer combien la propagande anti-pilule propagée par les journaux est efficace. Pour la décourager de l'utiliser !

A ce moment-là, la discussion n'est plus superficielle — pour ou contre la pilule — mais on aborde les problèmes en profondeur — et les arguments classiques — la prise de poids, la chute des cheveux, le cancer, etc., ne font plus le poids.

De même l'éducation sexuelle des enfants est automatiquement abordée, ce qui prouve que c'est là aussi, une préoccupation réelle pour les parents. Et ces échanges permettent de mettre en commun les expériences.

Beaucoup d'autres questions font partie de la vie quotidienne des couples. Comment informer les filles de l'arrivée de leurs premières règles ? Quand doit-on et comment donner des pilules aux filles mineures ? Les mères étant parfaitement conscientes du risque de grossesse chez leurs filles dès l'âge de 15 et 16 ans ? Le problème de l'avortement, comment s'en sortir ?

Des liens affectifs solides

Il nous semble que quand nous avons toutes discuté ensemble — et que nous en avons exploré les

prolongements dans notre vie sociale (entre autres, quelle place réserve-t-on dès l'enfance aux filles ?) nous avons créé entre nous des liens affectifs solides qui constituent la base d'un bon travail d'équipe.

Et nous sommes de plain-pied avec ces femmes, pour discuter et résoudre d'autres problèmes :

— Pour créer un fond de solidarité pour les femmes auxquelles leur salaire ne permet pas de partir en Angleterre comme les autres.

— Pour la création d'une nouvelle classe de maternelle (quand les enfants de plus de 3 ans ne sont pas acceptés dans les écoles).

— Pour obtenir l'ouverture d'un centre de Planning familial. Un groupe d'hommes et de femmes du quartier sont allés voir le maire, pour le lui demander. Ils l'ont obtenu sans aucune difficulté, et ce centre doit ouvrir dans une annexe de la consultation des nourrissons.

Marchés sauvages

D'autre part, au cours de la dernière grève Renault en juin 71, une partie de notre équipe, avec l'aide effective de femmes d'ouvriers Renault, a pu réaliser à 15 jours d'intervalle deux marchés sauvages, en revendant sur les marchés de

la ville, à très bas prix, des légumes achetés aux Halles.

Nous voudrions dans le mois qui vient, structurer mieux cette ébauche d'organisation. Pour qu'en cas de grève ce système de marché sauvage puisse fonctionner immédiatement.

Notre groupe était composé, au départ, de militants révolutionnaires. Mais nous avons été rejoints par des femmes du quartier qui nous aident efficacement dans ce travail d'organisation.

Nous sommes extrêmement lucides. Notre action politique est actuellement à un point crucial : ou nous sommes dans le vrai, au cœur des problèmes que vivent les gens et alors nous pourrions étendre nos actions avec leur aide effective et une prise de conscience collective des luttes à réaliser ensemble : organisation d'une crèche, contrôle effectif des prix, en faisant pression sur les supermarchés, lutte contre l'augmentation des charges, problèmes scolaires qui se présentent quotidiennement à nous.

Où alors nous n'aurons pas su trouver pour cette fois la vraie forme d'action mobilisatrice et tout sera à recommencer.

De toute façon c'est un travail de plusieurs années.

Un groupe de Mantès

Sauver T.S.

1^{re} initiative :

Chaque militant demande à son libraire d'afficher T. S.

Sauver T.S.

2^e initiative :

Chaque section organise une fête pour T.S.

Sauver T.S.

3^e initiative :

Une réunion de sympathisants suivie d'une collecte



Dans la lutte pour la libération des femmes, quelle peut-être la place d'une organisation syndicale ? La C.F.D.T. ayant une position originale sur les revendications concernant les travailleuses, nous avons interviewé Jeanette Laot, membre de la commission exécutive confédérale.

Jeanette Laot : à femmes dominées, hommes aliénés

Q. — Quel a été le processus de prise de conscience de la situation de la femme dans la société au sein de la C.F.D.T. ?

R. — Le point de départ de cette prise de conscience a été l'expérience de quelques militantes, responsables fédérales ou départementales.

Elles constataient que lors de chaque congrès, il y avait des rapports ou des résolutions spécifiques sur les problèmes de la femme, de la travailleuse émanant de la commission fédérale féminine.

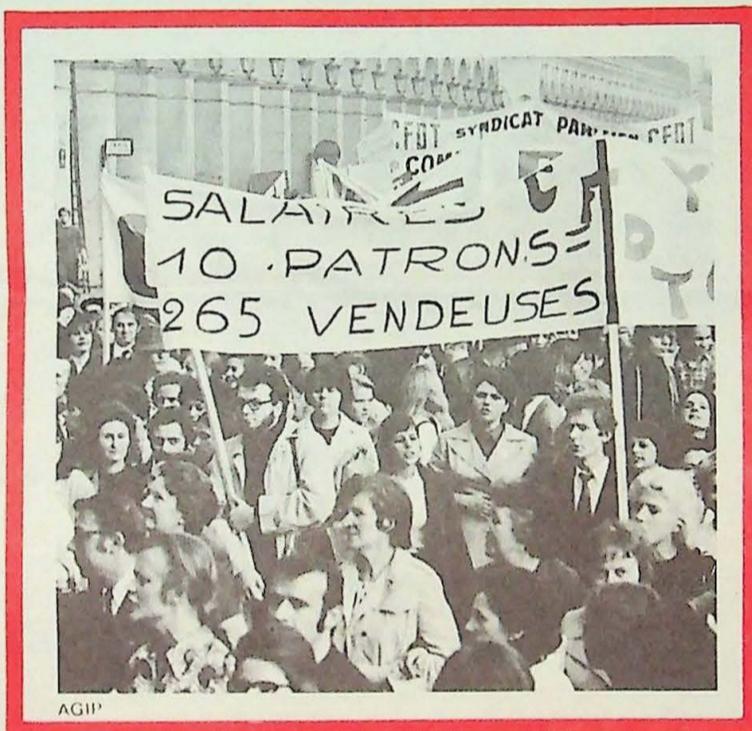
Ces rapports, ces résolutions cette commission étaient à côté de l'activité et de la vie de l'organisation. Leur existence montrait que la vie des travailleuses, leurs problèmes, n'étaient pas connus de l'or-

place normale de la femme était au foyer, elle était toujours perçue dans un rôle relatif à l'homme, à l'enfant, à la famille. Ce qui explique les difficultés rencontrées par les travailleuses pour assumer des responsabilités et leur sous-représentation dans les organismes statutaires dès que l'on dépasse la section d'entreprise. Cette réflexion nous a amenés à poser la question de la place des femmes, et non de « la » femme, dans la société. Elle s'est concrétisée dans le rapport d'activité du congrès de 1963 : « Ce constat de l'absence de travailleuses dans les activités syndicales hors de l'entreprise n'est pas spécial au syndicalisme ; il faut que l'ensemble du mouvement en prenne conscience et s'en inquiète. »

responsables de toute leur vie : célibataires, veuves, divorcées. Par contre, elles sont perçues comme des femmes un peu spéciales, ne se conformant pas au modèle « normal ». Etant elles-mêmes les produits de cet-

comportements et aussi à leur faire découvrir, notamment aux responsables en majorité masculins de l'organisation.

Appuyée sur la volonté de découvrir les causes réelles de



ganisation. Les revendications des travailleuses n'étaient pas intégrées à l'action revendicative des organisations.

Ces militantes estimant que cette situation provenait de l'existence de cette commission, étaient décidées à la faire disparaître. Puis elles se sont rendu compte que cet état de chose n'était que le reflet d'une situation réelle. Si les problèmes des travailleuses syndiquées n'étaient pas pris en compte dans l'organisation, c'est que les travailleuses, du fait de leur situation dans la société, n'étaient pas non plus en mesure de l'exprimer dans l'organisation.

Q. — Qu'avez-vous fait pour modifier cette situation ?

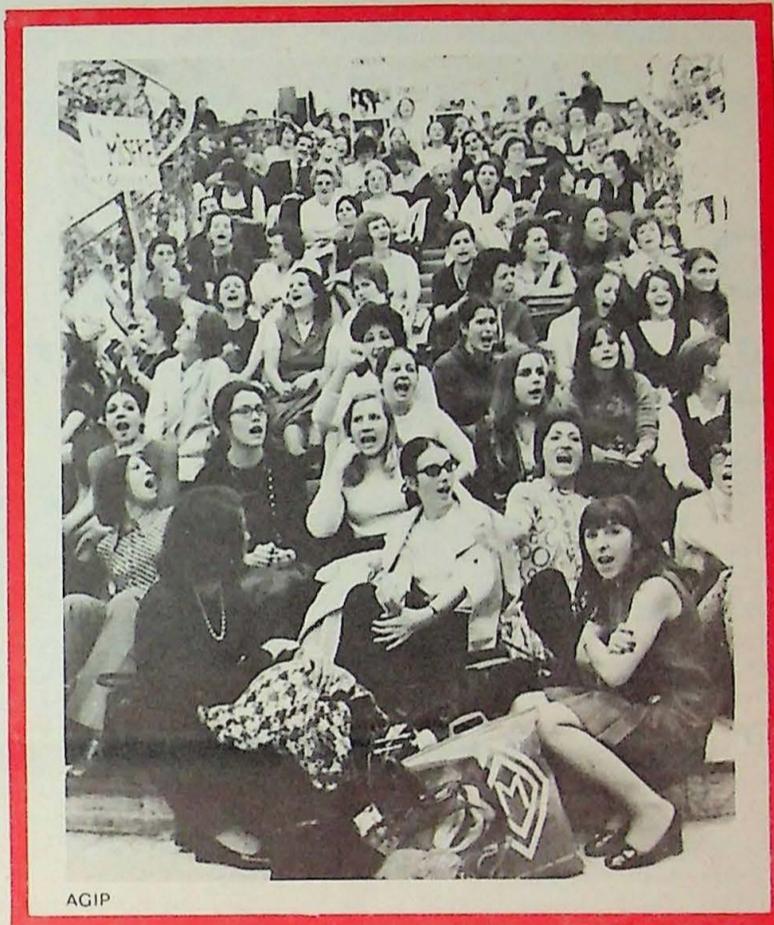
R. — Nous en avons recherché les causes. Nous avons compris que toute la société reposait sur une conception : la

Q. — Ainsi, à l'issue de ce congrès, la situation a dû commencer à changer ?

R. — C'est aller vite en besogne. Les mentalités, les habitudes évoluent lentement et la situation matérielle des travailleuses reste la même. L'obstacle essentiel est la conception des rôles dans la société et des tâches qui en découlent : pour l'homme, chef de la famille on estime normal qu'il prenne le temps d'assister à des réunions après le travail lorsque ses responsabilités le nécessitent.

Mais ceci est plus rarement admis pour les travailleuses et d'autre part, les tâches que la société leur attribue : faire le ménage, la cuisine, s'occuper des enfants, tout ceci cumulé avec l'activité professionnelle supprime souvent tout temps libre pour d'autres activités.

Les militantes sont généralement des femmes seules, res-



te société, elles sont culpabilisées. Leur pouvoir était donc, et aujourd'hui encore, moins grand que celui d'un militant.

Une telle situation ne se change pas par des décisions de congrès, car ceux qui les votent, les trouvant logiques mais ne vivant pas la condition féminine, ils ne sont pas en situation de comprendre toutes les conséquences de ces décisions sur les nécessaires modifications de leur propre comportement.

Et ces décisions ne donnent pas une seule place dans une crèche, ni les autres équipements nécessaires pour alléger la série de tâches quotidiennes assumées par les femmes. Nous avons donc dû, en même temps, poursuivre le travail de recherche entrepris sur la place de « la » femme dans la société et mieux cerner la réalité vécue par les travailleuses pour élaborer de nouvelles revendications.

Cette réflexion n'a pas été abstraite, coupée de la réalité quotidienne des travailleuses et des travailleurs. Elle a été conduite de manière à mieux comprendre leurs situations et leurs

cette situation, de discrimination et de subordination, cette réflexion a permis de comprendre pourquoi certaines revendications, logiques en soi, ne pouvaient pas aboutir malgré une certaine législation existante. Par exemple l'égalité entre salaires masculins et féminins.

L'environnement social résultant des images concernant les rôles spécifiques des hommes et des femmes pèse sur les travailleuses, elles prennent moins au sérieux l'acquisition d'une qualification professionnelle et acceptent plus facilement des conditions de travail plus dures, moins rémunérées.

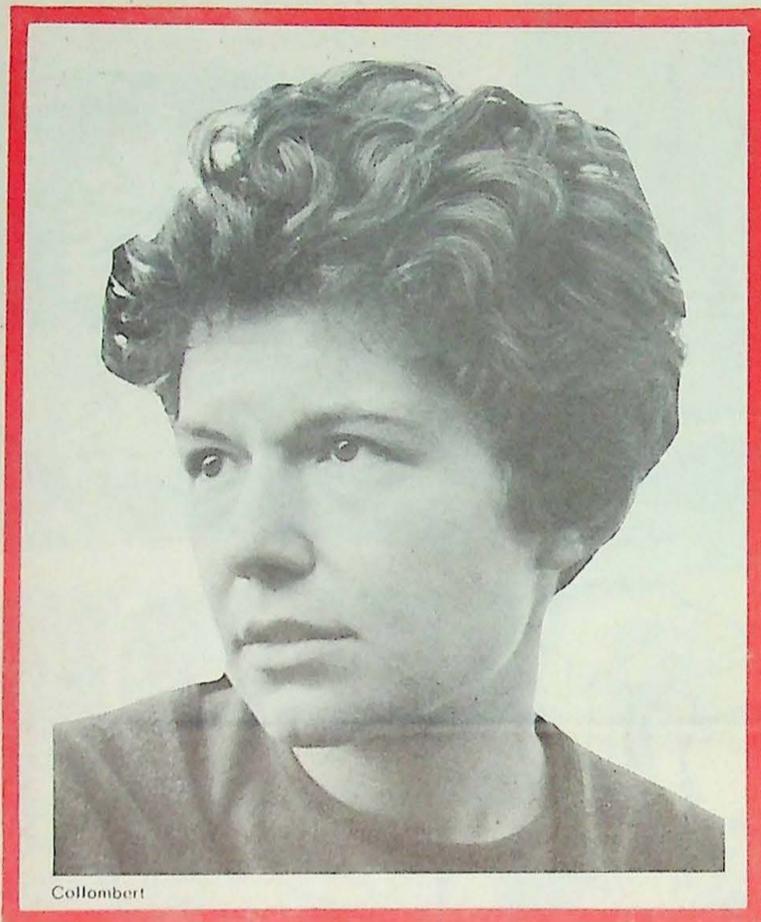
D'une certaine manière, la conception traditionnelle de leur rôle les prépare à être moins concernées par le travail professionnel et à accepter d'être plus exploitées que les hommes et par là même moins combattives. Les patrons le savent et en profitent. Ainsi la situation des femmes au travail n'est que le reflet de toute une conception du statut social des femmes, dont profite le capitalisme pour les surexploiter. La lutte syndicale sera plus efficace si elle s'appuie sur une remise en cause de cette

civilisation en revendiquant et en luttant pour un statut d'être humain à part entière pour tous.

Notre propre expérience de travailleuse confirmait que les inégalités et les discriminations dont sont victimes les travailleuses ont une double origine : l'une culturelle, l'aliénation résultant de la conception du rôle de « la » femme dans la société ; l'autre économique, le système capitaliste. Système d'exploitation, il profite de toutes les discriminations s'exerçant à l'égard des groupes humains marginaux (immigrés, femmes, jeunes, etc.), pour les exploiter davantage encore comme nous venons de le montrer pour les travailleuses.

portent en germe le maintien des rôles traditionnels.

Mesures d'assistance pour aider les femmes dans leur double rôle, afin qu'il ne soit pas remis en cause, ces revendications permettent aux forces dominantes qui sont au pouvoir de ne pas réaliser les équipements collectifs nécessaires pour libérer les femmes du rôle qu'elles assument pour l'ensemble de la société. Les mesures spécifiques renforcent la discrimination dans l'emploi, dans la rémunération, dans la société, bref, partout. Il est hypocrite de laisser croire aux femmes qu'elles peuvent jouer, à part entière, un rôle dans la vie professionnelle, la vie so-



Nous avons aussi compris combien les institutions, les structures actuellement en place, les mentalités, tout cela résultant du passé, entretiennent cette situation et freinent l'évolution en cours.

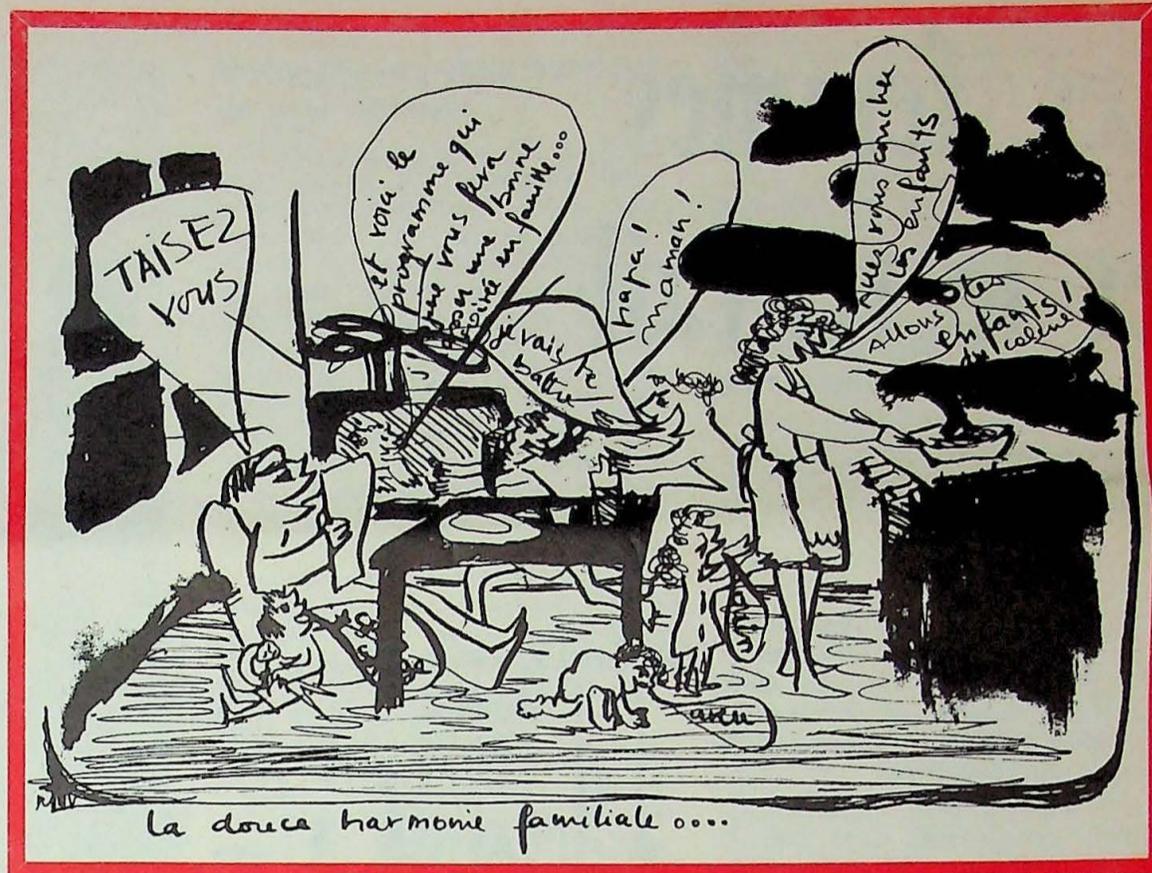
Ces deux aspects étant indissociables, c'est sur ces deux terrains qu'il fallait lutter en même temps. Ce qui nous a conduits, allant parfois à l'encontre d'une opinion moins informée sur ces problèmes, à élaborer des revendications s'opposant à la discrimination sexuelle.

Q. — Qu'entends-tu par « revendication s'opposant à la discrimination sexuelle » ?

R. — Les revendications que l'on élabore spontanément tendent à remédier à la situation que l'on vit. C'est ainsi par exemple que les travailleuses ont souvent des emplois pénibles et mal rémunérés du fait des carences, de la formation professionnelle des filles. A ce travail de bien faible intérêt, s'ajoutent leurs charges ménagères et pour certaines familiales. D'où spontanément, la revendication d'une durée de travail moindre pour les femmes. Or, les mesures particulières

ciales, la vie politique, en continuant à jouer prioritairement et pratiquement seules les rôles familiaux traditionnels. Ou elles sont des êtres humains supérieurs, ou ce n'est pas possible. Affirmer que leur vocation première est d'être mère épouse et ménagère - les hommes ne seraient-ils pas aussi pères... - est déjà porteur de discrimination. En effet, alors de la faible participation des femmes à la vie sociale, on accusera la nature féminine. « Voyez, dira-t-on, on leur donne les mêmes chances, la même éducation ; elles peuvent prendre leur place mais elles ne la prennent pas. N'est-ce pas là la preuve que la nature féminine est profondément différente de la nature masculine et que les femmes ne sont pas portées vers la créativité... »

Bien sûr, on ne règle pas les problèmes des mineurs de fond comme ceux des mineurs de surface, ceux des travailleurs manuels comme ceux des travailleurs intellectuels. Mais ces mesures particulières prises ne le sont pas en fonction du sexe, mais de l'emploi : elles ne sont pas discriminatoires au niveau de l'individu, c'est l'emploi qui est différent. Pour les



travailleuses, pour tous les adultes ayant des charges dues à la présence d'enfants, nous proposons des mesures correspondant à cette situation. Mais toute autre manière de faire réintroduira une discrimination sexuelle. Nous procédons de même pour la maternité. Les dispositions indispensables dans ce cas ne concernent pas les femmes en général, mais les périodes de grossesse.

Notre opposition à toute mesure discriminatoire prise en fonction du sexe et du rôle rempli dans la société en fonction de ce sexe, nous conduit d'ailleurs aussi à aborder en termes nouveaux les problèmes des enfants et des adultes dans leur vie quotidienne.

Q. — Est-ce que votre position a toujours été bien comprise ?

R. — Evidemment non, car elle allait trop à l'encontre des pratiques habituelles. Et il y a des blocages. Sur l'un d'entre eux je crois important d'attirer votre attention ; il concerne les militantes conscientes de l'importance du problème de l'émancipation des femmes mais qui refusent de le poser dans l'organisation.

Notez bien que je les comprends. Je pourrais vous citer nombre de militantes qui ont abandonné l'action syndicale pour avoir voulu poser ce problème dans leur organisation. Tant qu'il s'agit de souligner les responsabilités du capitalisme dans le maintien de la situation des travailleuses, tout va bien. Mais lorsque nous sommes amenées dans les discussions à faire apparaître les aspects culturels, les changements de comportement personnel et collectif que cela implique de la part des hommes et des femmes, alors l'ambiance change. Nos camarades masculins ont l'impression d'être

agressés, les militantes qui n'ont pas posé le problème y voient un jugement de leur attitude. D'autant que nous ne sommes pas encore parvenues, ni les camarades qui luttent avec nous, à nous faire bien comprendre. Il ne s'agit pas de remplacer une hégémonie masculine par celle des femmes, il s'agit de parvenir à une égale possibilité pour tous les êtres humains de déterminer leur avenir personnel et collectif, à une égale participation au pouvoir. Cette situation dialectique, nécessite et conditionne de nouveaux rapports humains, de nouvelles structures sociales, une société sans rôles prédéterminés en fonction du sexe, de la race, une société sans classes.

Il faut aussi parvenir à démontrer que toute aliénation est dialectique : tant que les femmes sont aliénées dans une situation d'êtres humains dominés, les hommes le sont également dans leur propre situation. Il en résulte un appauvrissement de la personnalité des uns et des autres. La construction d'un socialisme démocratique, d'une société autogérée par tous les êtres humains exige donc la désaliénation des uns et des autres. L'émancipation des femmes comme la lutte contre la marginalisation, n'est donc pas une question qui les concerne seules ; au contraire, plus que beaucoup d'autres considérées comme importantes, elle concerne tous les socialistes, hommes et femmes.

Q. — Vous estimez donc cette prise de conscience importante dès aujourd'hui ?

R. — Oui, absolument. C'est pourquoi il faut surmonter cette difficulté à nous faire comprendre qui amène de nombreuses militantes, conscientes comme nous de la nécessité de changer la situation, à ne pas poser le problème dans leurs orga-

nisations. Ou à le poser dans des termes qui n'obligent pas les hommes et les femmes à réfléchir, même s'il faut pour cela qu'ils aient le sentiment d'être agressés, ne remettent pas en cause les rôles traditionnels.

Cette situation rend parfois nécessaire la réunion des militantes ou des travailleuses entre elles. Leur lutte pour amener leur organisation à agir en vue de la libération des femmes les isole et elles ont besoin de rompre cet isolement. Besoin aussi d'acquiescer entre elles les connaissances nécessaires pour approfondir les raisons de leur lutte.

Les militantes qui sont convaincues que le socialisme est une société sans aucune discrimination, notamment sexuelle, doivent dès aujourd'hui être présentes dans les organisations socialistes afin d'y faire connaître la part de réalité qu'elles connaissent bien pour la vivre. Sans cela les organisations dirigées par des hommes ne percevront pas cet aspect de la réalité et ne pourront donc pas l'intégrer dans leurs revendications et leurs luttes. Les organisations socialistes doivent nous permettre de surmonter les obstacles que la société dresse devant nous, nous faciliter la participation à l'élaboration de l'ensemble des revendications et aux luttes nécessaires à leur aboutissement. Ceci demande un effort de tous les militants et militantes conscients de l'importance de cet aspect de la lutte pour la libération des hommes et des femmes afin que l'évolution s'accélère et s'étende.

Tout le courant d'émancipation des femmes qui se développe dans le monde accroît considérablement les chances du socialisme en lui apportant l'appui de la moitié du genre humain, car le capitalisme ne pourra jamais satisfaire intégralement nos aspirations.

Les femmes et le travail

LES articles qui suivent, décrivent de manières diverses la situation des femmes dans leur travail salarié : comment elles le vivent et leurs relations individuelles ou collectives.

S'il nous a paru important de publier ces textes, c'est que la condition féminine, définie principalement par référence à la famille, se retrouve en fait dans tous les aspects de la vie sociale des femmes.

La condition féminine que nous forge le capitalisme, ce n'est pas seulement la responsabilité de la maison, du mari, des enfants, c'est aussi l'image qui déteint sur le travail que peuvent trouver les femmes.

La femme "idéale"

Les métiers féminins sont ceux qui correspondent à la « femme idéale » faite de soumission, passivité, attirance sexuelle et abnégation, non pour la cause collective mais pour une cause privée : la secrétaire docile de son patron, les employées de maison bonnes à tout faire et à ne rien décider, les infirmières dévouées aux malades, les vendeuses qui attirent la clientèle, les intérimaires pour « boucher les trous » et faire les travaux subalternes. Elles ne sont que les rouages de la machine...

On oublie un seul aspect de l'image de la femme, quand elle travaille : sa soi-disant faiblesse (qui fait qu'elle a absolument besoin d'un homme pour vivre, par exemple). Or, il y a peu de métiers aussi fatigants que ceux d'infirmière ou de vendeuse, si ce n'est celui d'ouvrière.

Quant aux femmes qui exercent un métier aussi bien masculin que féminin, elles y sont plus méprisées que les hommes, on les croit moins capables d'initiatives, elles ont des postes subalternes, et à compétences égales, des salaires inférieurs.

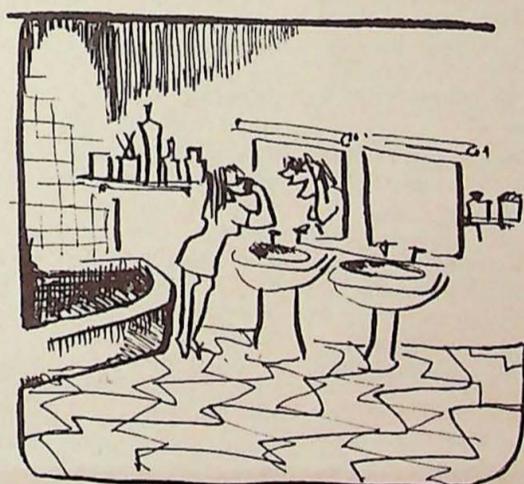
Banalités que tout cela ! Oui, mais cela nous permet de dire quelques mots sur un problème qui est tant discuté par les femmes, que ce soit avec les voisines pour les ménagères, avec les camarades de la chaîne à l'usine ou avec les collègues de bureau : Est-ce en restant à la maison ou en travaillant à l'extérieur que l'on est le plus libre ?



... et qu'est ce que fait son père ?



ET LA VIE COMMENCE



On ne choisit pas le "moindre mal"

Il est faux de dire que dans la société actuelle, les femmes ont le choix entre travailler à l'extérieur ou rester à la maison. D'abord, le choix n'existe pas pour celles qui ont plusieurs enfants, car les frais supplémentaires (garde d'enfants, etc.), entraînés par « l'abandon » du foyer durant au moins dix heures par jour, pour un travail peu qualifié, coûteraient plus que le salaire ainsi obtenu. De plus, on ne peut pas choisir de travailler en usine ; dans la société actuelle, cela n'a pas de sens. De même, on ne peut pas choisir de rester seule à la maison toute la journée. On fait l'un ou l'autre, ou les deux, mais toujours parce qu'on y est obligée.

Il ne s'agit donc pas, pour nous, de choisir à quelle sauce nous voulons être mangées (isolement ou abrutissement à la chaîne, maigres allocations ou salaire de misère).

Notre libération ne se fera pas en choisissant le « moindre mal », elle se fera dans une réorganisation complète du travail. Nous voulons être responsables de notre travail, et c'est pour cela que nous détruirons la division actuelle entre les tâches d'exécution et les tâches de contrôle, ainsi que celle entre travail privé (familial) et travail social (salarié).

Plus de secrétaires !

Plus de bonnes à tout faire !

Plus de ménagères !

C'est pas là que passe la libération de la femme. C'est pour cela que la révolution socialiste est nécessaire.

C'est par l'abolition du pouvoir de la bourgeoisie sur l'organisation du travail que la condition féminine bourgeoise commencera à être sérieusement ébranlée !

Chantal Renaud.

"Bouche-trous" surexploitées ou briseuses de grèves malgré elles

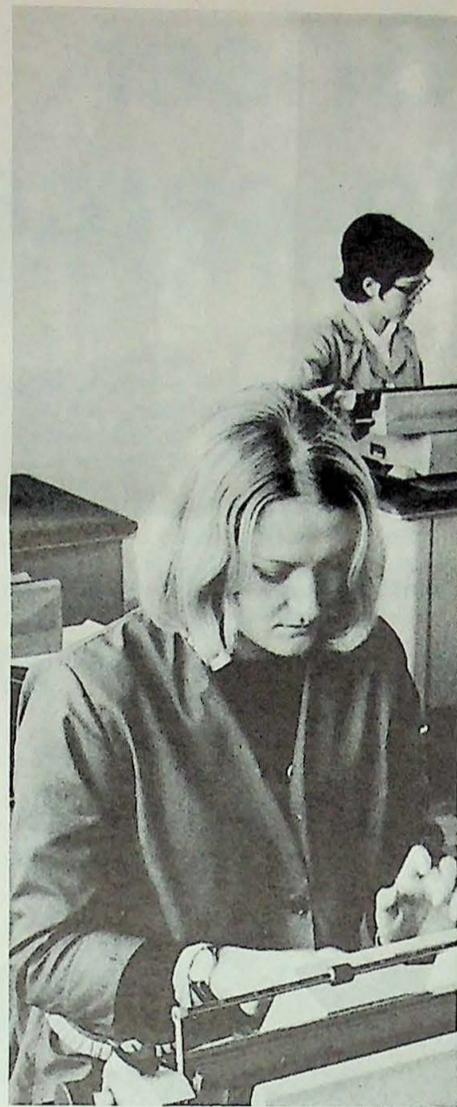
Les intérimaires

Cet article a été écrit après une discussion avec un groupe d'intérimaires syndiquées, pour la plupart à la C.F.D.T.

Une publicité alléchante, s'adressant essentiellement aux femmes, cherche à les convaincre de devenir intérimaires. Nombre d'entre elles se laissent séduire et tentent l'expérience, elles sont vite déçues. La réalité est tellement différente des slogans et de la réclame.

Le rêve... travailler trois mois pour préparer les vacances... Quand vous avez besoin d'argent... que votre mari est malade...

En réalité : vous ne choisissez pas d'être intérimaire, vous y êtes contrainte car vous n'avez pas trouvé d'emploi fixe. Bien souvent vous



Collombert

Vous pouvez vous occuper de vos enfants...

N'est-ce pas l'idéal ?... Alors si votre gosse a la rougeole vous pouvez vous arrêter 15 jours... Oui mais quand vous voulez retrouver du travail, rien... vous êtes en fin de liste... et même sur la liste noire pour rupture abusive de contrat. Or, 63 % des intérimaires ont moins de 34 ans. Il y a donc de nombreuses mères de famille concernées par ce problème.

Vous ne pourrez pas non plus prendre vos vacances avec vos enfants. L'été est la période de plein emploi pour les intérimaires, la seule période où les salaires, grâce à une prime, sont ceux qui étaient promis... Alors les vacances vous ne les aurez que contraintes, pendant les périodes de chômage (de 12 à 32 % de l'année).

Le plus simple, n'avez pas d'enfant, d'autant plus que les quatorze semaines de congé de maternité ne sont payées qu'à 90 % si elles tombent pendant une période de travail, et qu'en cas de grossesse difficile, ou de maladie, les indemnités journalières payées par la Sécurité sociale sont calculées d'après vos cotisations. Or celles-ci sont très basses puisque votre employeur tient compte des mois de chômage dans ses déclarations. Mieux, il arrive que des boîtes d'intérimaires soient très en retard pour payer leur cotisation à la Sécurité sociale et même ne les paient pas du tout. L'intérimaire, dans ces deux cas, ne peut obtenir ses remboursements..

Vos enfants sont élevés, travaillez, ça vous distraira

30 % des intérimaires ont plus de 40 ans.

Vous avez beaucoup de difficultés à trouver du travail. Aucun employeur ne veut de vous. Vous avez cessé de travailler depuis longtemps, et votre qualification, si vous en aviez une, s'est dévalorisée. Pas de possibilité de recyclage ni de promotion interne, ce qui arrive quelques fois dans les entreprises fixes. Quant à une retraite complémentaire, c'est au moment où vous y pensez le plus que vous n'avez aucune chance d'en avoir une. Comme tous les avantages sociaux, dont les conventions collectives sont les garantes, vous n'y avez pas droit. Vous travaillez pour vous distraire n'est-ce pas ? Alors votre salaire n'est qu'un « salaire d'appoint » même si vous avez charge de famille. Il n'est pas courant de prendre au sérieux la femme qui travaille.

Et les salaires ?

Oui, parlons-en du salaire ! Il peut paraître avantageux si on ne tient pas compte du fait que les jours fériés ne sont pas payés sauf le 1^{er} Mai, pas plus que les ponts, les journées de maladie, d'accident du travail, les congés de maternité, le 13^e mois, les indemnités de repas, de transport, et les jours sans travail entre deux missions.

Car, vous n'avez pas droit à des indemnités de chômage, ni le droit de travailler ailleurs tant que vous appartenez à l'entreprise d'intérim.

Et si, pressée par le besoin, vous acceptez de travailler dans ces conditions, il vous est demandé d'être efficace, bien habillée et discrète... surtout sur votre salaire.

Il reste les joies du travail...

Avec toujours le petit chef sur votre dos et la certitude que vous devez tenir une cadence supérieure à celle des autres employées. Lorsque votre employeur a loué vos services, le patron de l'intérim a promis à votre place que vous auriez un haut rendement. Alors si vous ne le faites pas, on vous renvoie... « Ne fait pas l'affaire », et si vous le faites, le patron se servira de votre cadence pour aiguillonner la productivité de ses employés fixes, vos collègues.

Vous avez deux patrons à satisfaire, deux patrons qui se soutiennent et vous exploitent à tour de rôle. Ils s'entendent si bien qu'après chaque mission un rapport est envoyé par votre patron de travail à la direction de l'intérim.

Bien sûr, le métier de négrier rapporte à celui qui l'exerce. Mais il faut surtout examiner le problème sous l'angle de la modification du marché du travail qu'entraîne la prolifération des agences d'intérim.

Ce n'est pas un hasard si 55 % des intérimaires sont employés dans des entreprises ayant moins de 50 employés fixes. Les intérimaires ne faisant pas partie du personnel, le patron peut ainsi dépasser effectivement les 50 employés sans être contraint par la loi à avoir un comité d'entreprise.

Ce n'est pas un hasard si la loi permet au patron de renvoyer une employée pour une compression de personnel et d'embaucher le lendemain une intérimaire pour faire le travail.

Ce n'est pas un hasard si depuis 68 on assiste à une multiplication d'entreprises d'intérim (qui n'ont pas signé, donc pas appliqué les accords de Grenelle).

Le travailleur intérimaire n'est défendu par aucune convention collective. Il fausse les statistiques de chômage puisque, même sans travail, il ne peut s'y inscrire, comme celles de productivité puisqu'il n'est pas inscrit sur les livres de l'entreprise.

Il peut être employé pour briser des mouvements de mécontentement et même des grèves. Malgré lui, il est obligé de vendre sa force de travail dans les conditions les plus désavantageuses.

Travaillez quand vous le voulez. Travaillez à mi-temps. De toute façon, faites en plus, votre travail domestique. Un travail en bouche-trou. Un travail « quand on veut bien de vous ». Un travail dévalué. C'est la réponse que le capitalisme apporte à votre désir d'émancipation et d'autonomie économique. Vous laisserez-vous abuser ?

Lucienne Lagille

Paysannes

En milieu rural, le militantisme féminin, ce n'est pas commode. Le travail à la ferme, les traditions plus pesantes qu'ailleurs, la toute puissance du chef de famille, tout se ligue pour enfermer les femmes à la maison.

Une militante parisienne dialogue ici avec des militantes paysannes de Loire-Atlantique.

T.S. — Lors d'une fête dans la région, les femmes ont manifesté leur présence et leurs revendications par des pancartes, des chansons. Qu'est-ce qui vous a poussées à agir ainsi ?

Paysannes. — Il y a pas mal de choses que nous n'arrivons pas à digérer. Beaucoup en sont au stade de la ré-

mes aient des responsabilités, qu'elles soient engagées, les femmes de militants, par exemple ?

P. — Vouloir faire s'engager les femmes parce que leur mari est engagé n'a pas de sens, il faut qu'elles découvrent elles-mêmes leur propre engagement, sinon c'est suivre la lu-

Briser le carcan...

au ménage, même s'ils ont de bonnes intentions verbales. La femme n'a pas vraiment sa place en tant qu'agricultrice. Elle est un peu le bouche-trou. Elle est indispensable à la marche de l'exploitation parce qu'elle sert de main-d'œuvre bon marché : deux heures au poulailler, une heure à la traite, nourrir l'ouvrier agricole, etc.

me pèse le plus, c'est qu'on n'a jamais pu avoir une vraie discussion », et nous avons parlé des problèmes du couple, des problèmes d'éducation. En six ans, cette femme a changé à partir d'une expérience concrète. Au début, elle n'exprimait pas les problèmes et cela a failli craquer ; ensuite, sans jamais parler beaucoup, tout ce qu'il y avait à



Collombert

volte contre leurs maris. En discutant, elles ont vu que la voisine avait les mêmes problèmes qu'elles. Mais les hommes leur ont dit qu'elles n'étaient capables que de ronchonner. Elles ont voulu leur prouver le contraire, mais gentiment.

T.S. — C'était la première fois qu'elles se réunissaient ?

P. — Non, il y a quelques années, il y a eu des tas de réunions de vulgarisation syndicale qui ont réuni trente, quarante femmes par groupe. Mais les femmes ne viennent plus pour militer syndicalement. L'an dernier aussi il y a eu des réunions sur l'enseignement parce que le C.E.S. de La Chapelle n'arrivait pas vite, mais personne n'a voulu se charger de contacter les associations, le maire...

T.S. — Si on leur propose de discuter seules avec le maire, évidemment. Mais si on propose une action de groupe qui pourrait imposer leurs revendications...

P. — Oui, c'est vrai, les femmes, du moment qu'elles sont devant des problèmes précis, elles arrivent à prendre des engagements. Ce qu'il y a, c'est qu'on les limite, on les restreint au rôle de la femme dans la maison ; elles n'ont pas tellement l'occasion de s'affronter. Une femme qui travaille en ville, elle s'affronte à son patron ; ici, quand elles travaillent à l'exploitation, elles s'en remettent à leur mari.

T.S. — Mais il arrive que des fem-

mière qu'est le mari, le chef. On ne sort pas de la conception habituelle. Ce sont pourtant les femmes de militants qui seraient à même de faire un pas de plus, mais du fait qu'il y en a un d'engagé, l'autre peut difficilement l'être à cause des enfants, et puis, quel engagement ? Au syndicat ? Il faut aller au canton et il y a des problèmes de transport. Sur le plan familial ? Dans le milieu rural il faut déjà une certaine expérience pour être capable d'entrer dans une association familiale. Comme ça pose des tas de problèmes et qu'elles se sentent isolées, elles y renoncent... Maintenant, les femmes les plus engagées, ce sont celles dont le mari militant s'absente souvent. Elles ont à prendre des décisions pour l'exploitation agricole, mais le mari reste là, derrière. Alors, elles s'affrontent, mais c'est par rapport au mari et pas encore par rapport à la société. Elles commencent pourtant à avoir une certaine conscience de profession, de travailleuses.

T.S. — Comment les femmes d'exploitantes se situent-elles elles-mêmes dans la ferme ?

P. — Elles sont entre la famille et la profession. Si le mari est là, elles ne prennent pas les responsabilités importantes ; elles participent parfois sur des secteurs très limités. Elles ne considèrent pas qu'elles ont une profession, elles ont leur maison, toute seule d'ailleurs, car, dans le milieu rural, il n'est pas encore rentré dans les mœurs que les maris participent

T.S. — A quelles difficultés vous heurtez-vous pour essayer d'établir un meilleur équilibre des responsabilités à la maison et dans l'exploitation ?

P. — Il y a un problème du côté des hommes et un autre du côté des femmes : l'homme est considéré comme ayant énormément plus de travail professionnel que la femme. S'il est en train, disons, de faire les foin, il doit les rentrer parce qu'il risque de pleuvoir. Il peut rester jusqu'à dix, onze heures dehors, dans les champs. Il ne rentre pas avant qu'il fasse nuit, les gosses sont couchés. S'il y a une réunion, il mange en vitesse et il fiche le camp.

La femme : Il y a des choses que physiquement elle ne peut pas faire.

T.S. — N'y a-t-il pas des expériences qui préfigurent le changement de société nécessaire ?

P. — Oui, on pourrait parler des G.A.E.C. (1) et de la place des femmes dans les G.A.E.C. C'est quand même une expérience où les femmes peuvent théoriquement avoir leur indépendance, leurs ressources propres. Enfin, on en revient beaucoup des G.A.E.C., ça dépend. Prenons les deux femmes responsables du poulailler, elles ont vraiment conscience d'avoir un salaire, il y a une évolution très nette. L'une était une personne très renfermée, très traditionnelle, elle a évolué depuis cette prise de responsabilité au poulailler, au point qu'elle me disait : « Ce qui

dire, elle le disait. Pour elle, le G.A.E.C. a été quelque chose de formidable. Dans notre situation, ce n'est pas par le biais professionnel qu'on peut avoir sa place dans la société. Il y a deux mondes, celui de la famille et du social avec les femmes. Et puis le monde économique avec les hommes.

T.S. — Vous pensez qu'une femme a besoin d'avoir une vie professionnelle pour pouvoir apprendre à lutter ?

P. — Il y a une confiance personnelle qu'elles ont quand elles sont jeunes. Et puis qu'après, elles n'ont plus parce qu'elles subissent des tas de pressions, le curé le dimanche, la famille, la patrie, les gosses. Elles se sentent culpabilisées quand elles ne sont plus conformes à « l'idéal », si elles ont laissé le ménage pour aller à une réunion. Mais si une femme a fait l'expérience de son indépendance économique et par rapport à sa famille, elle ne devient pas si facilement à la dépendance. Les femmes qui ont actuellement entre trente et quarante ans et qui sont la majorité, sont passées directement de la dépendance paternelle à la dépendance maritale. Il leur est difficile d'évoluer.

T.S. — Personne ne peut faire seul une évolution idéologique contre le système dominant qui nous influence. Si les femmes réfléchissent collectivement, elles pourront l'exiger.

P. — Mais comment y réfléchir collectivement ?

en chansons

La chanson de la révolte

T.S. — Eh bien, elles se réunissent !

P. — Penses-tu. La mentalité c'est que les filles n'ont pas à sortir de la maison, le milieu ambiant c'est un carcan dont on ne sort pas. Il y a bien quarante écoles ménagères en Loire-Atlantique pour ne donner d'autre profession aux filles qu'employées de maison à Nantes ! C'est vrai qu'il y a encore beaucoup de filles qui pensent toujours : « Pourvu qu'on se case ! » En se mariant, la plupart du temps, — un enfant, deux enfants —, elles arrêtent de travailler. Il n'y a ni crèches ni maternelles en milieu rural. Il y a un besoin latent, mais collectivement elles n'en sont pas rendues là. En groupe, il n'y a que les associations familiales qui, l'an dernier, ont fait une session sur l'engagement politique.

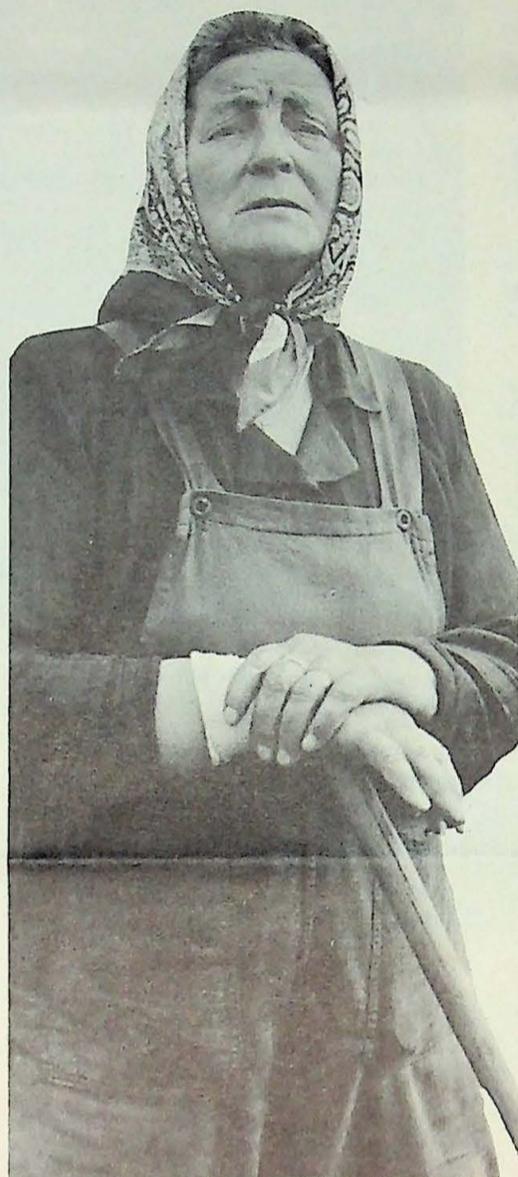
T.S. — Dans une A.P.F. du Nord, quelques femmes politisées se sont réunies, elles ont proposé leur analyse en assemblée d'A.P.F. et toutes ont décidé d'actions devenues évidentes à toutes.

Il y a toujours des situations concrètes à attaquer. Il suffit qu'un groupe politique le mette en lumière.

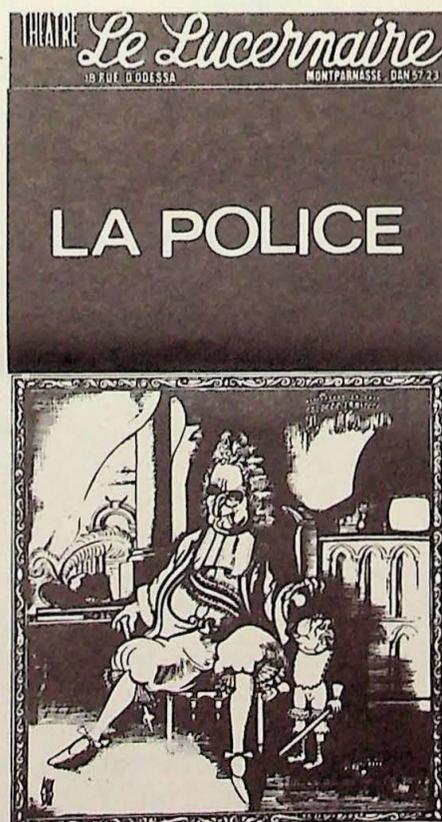
P. — Il arrive que dans un milieu où des femmes posent des problèmes, elles soient rejetées. En milieu rural, elles ne vont pas faire un tract, tout le monde se moquerait d'elles, et elles seraient ridiculisées pour le restant de leurs jours. Il faut les prendre où elles en sont, commencer d'abord à les faire sortir de leur maison, même si ce n'est que pour discuter, autour du problème d'une crèche, par exemple. Dans un canton, on peut rassembler vingt ou trente femmes, mais quand elles rentreront chez elles, elles ne vont pas tout bousculer du jour au lendemain. On peut décider collectivement, mais cela ne se fait qu'individuellement. Quand on sait ce qu'il faut affronter, tant au niveau de la famille que des voisins, une bonne partie recule, mais du fait que l'une commence, les autres suivent.

Je me demande si nous ne faisons pas fausse route en voulant d'emblée aller travailler avec les hommes, sans être suffisamment armées et sans avoir posé nos problèmes. Nous avons voulu les poser par le biais économique et professionnel, mais ce qui était « nous », on ne l'a pas suffisamment analysé. Bien sûr, dans les A.P.F., il ne faut pas faire de politique, mais aussi nous sommes isolées et nous n'avons personne pour nous aider à faire cette réflexion politique.

(1) Groupements agricoles d'exploitation en commun.



Collombert



Miozek

Refrain

A mon Dieu qu'est embêtant de n'être qu'un pauvre homme,
A mon Dieu qu'est embêtant d'être martyr tout l'temps.

I

Ce n'est tout de même d'eux faute
Si c'sont les femmes qui font les gosses
Ne croyez même pas qu'ça les botte
Il serait si heureux d'en faire autant.

II

Langer, torcher, biberonner,
Cajoler et réprimander,
Avoir la tâche de préparer les hommes de la nouvelle société
Quel honneur et quelle responsabilité
Mesdames y avez-vous pensé ?

Refrain

A mon Dieu qu'est embêtant de n'être qu'un pauvre homme,
A mon Dieu qu'est embêtant de ne pouvoir en faire autant.

III

Ces dames ont tous les pouvoirs
Elles ont celui de nous avoir
Pouvoir d'achat leur est donné
Elles font marché dans leurs paniers
Des firmes et des super-marchés
De la France et d'la Communauté
Et par personne interposée
Elles ont toujours gouverné
De la République à la Royauté
Et si un homme a mal tourné
Cherche la femme qui l'a manipulé.

Refrain

A mon Dieu qu'est embêtant de n'être qu'un pauvre homme,
A mon Dieu qu'est embêtant d'être si peu indépendant.

IV

Pour être une femme mes amis
Une vraie que l'on applaudit
Il faut savoir être jolie
Pour la fierté de son mari
Avoir assez de fantaisie
Pour effacer le fade de la vie
Être la gardienne des traditions
Avoir assez de discrétion
Être présente au bon moment
Et disparaître à bon escient
Gérer l'argent qu'il'on nous confie
Savoir faire des économies
Mais pour chacun donner toujours
Le nécessaire avec amour
Avoir assez de jugement
Pour conseiller utilement
N'ayant pas tous les éléments
Sans imposer notre pensée
Faut respecter l'autorité
Du chef toujours incontesté
Savoir accueillir et guérir
Être fraîche, bien disposée
Pour son guerrier très fatigué.

Refrain

A mon Dieu qu'est embêtant de n'être qu'un pauvre homme,
A mon Dieu qu'est embêtant de n'être pas bien tombé.

V

Pourtant Mesdames si vous saviez
Toute la chance que vous avez
Bien sûr nous ne sommes pas parfaits
Mais pour en trouver un comme nous
Faudrait que vous cherchiez beaucoup
Dans vos projets de société
Vous n'êtes jamais oubliées
Et dans nos exploitations
Nous vous confions la gestion
Nous sommes d'accord pour que vous ayez également une profession
Mais nous serions si désolés
Si vous perdiez votre féminité.

Refrain

A mon Dieu qu'est embêtant de n'être qu'un pauvre homme,
A mon Dieu qu'est embêtant d'avoir notre autorité fout' le camp.

Femmes en lutte

Les unes travaillent au Bon Marché, à Paris, les autres à l'hôpital Henri Mondor. Elles ont en commun d'exercer un travail particulièrement fatiguant. Elles ont en commun tous les problèmes — une double journée de travail — qui sont ceux des mères de famille qui exercent un métier.

Les vendeuses du Bon Marché ont choisi la Fête des Mères pour s'exprimer dans un tract.

Les travailleuses d'Henri Mondor ont également fait un tract qui a créé quelque effervescence dans l'hôpital. Quelques syndiquées C.F.D.T. ont poursuivi cette action en créant une commission « femmes » qui a réuni une assemblée générale animée.



Oser lutter

La fête des mères a été instituée par le gouvernement de Vichy, régime « d'Ordre Moral » où l'image de la femme ne pouvait être que celle de l'épouse et de la mère.

Depuis quand la fête des mères ?

C'est une image qui permettait de passer sous silence le véritable rôle et la situation de la femme qui, à l'époque, n'était même pas électrice **mais était pourtant une travailleuse**, d'autant plus exploitée qu'elle devait remplacer les hommes, prisonniers.

La fête des mères existe toujours. Pourquoi ?

Elle joue toujours un rôle : Michel Debré a dit qu'il fallait 100 millions de Français. Il faut donc exalter le rôle de la mère et de la famille nombreuse (à partir de 17 enfants nous avons une chance

Et puis c'est une opération commerciale très rentable servant, comme la fête des pères (récemment instituée par un groupement de commerçants) à alimenter une quinzaine de ventes : « On fait vendre » à coups de campagne publicitaire et de chantage sentimental auprès de nos enfants.

La fête des mères est une escroquerie

On donne des femmes une image idéale : celle de la mère, douce, tendre et reposée.

En réalité la journée d'une travailleuse c'est :

1. Se lever la première. Biberon, couches...
2. Faire le petit déjeuner et la vaisselle.
3. Se faire une beauté.
4. Habiller et emmener les enfants à l'école, ou à la crèche.
5. Faire trois quarts d'heure ou 1 heure de métro (ou de train) dans la cohue.
6. Faire 4 heures de travail debout.
7. Manger en vitesse et galoper pour faire des courses.
8. Reprendre le boulot pour encore 4 heures.
9. Retour, trois quarts d'heure ou 1 heure de trajet (métro, train).
10. Récupérer les enfants, biberons, couches.
11. Faire le dîner, le servir, faire la vaisselle.
12. Préparer tout pour le lendemain.
13. Faire un peu de ménage.
14. Se coucher la dernière.

En fait la femme fait deux journées de travail :

- 40 heures (ou plus) de travail salarié.
- 40 heures de boulot ménager.
- 80 heures de travail par semaine.

Au Bon Marché

La mère est reine au Bon Marché quand elle est cliente et riche. Quand elle est vendeuse, la mère n'est qu'une travailleuse à exploiter. Plus question d'être « la mère douce, tendre et reposée » !

Ainsi, pour avoir mis à la disposition d'une vendeuse enceinte un

tabouret (pourtant réglementaire !) un cadre à l'essai a été licencié. **Au B.M. comme ailleurs, fêter les mères, c'est faire vendre !**

Les vendeuses du Bon Marché comme les travailleuses du textile Willot dans le Nord ne seront pas dupes !

Groupe P.S.U. - Bon Marché

« P.S.U. DOCUMENTATION »

Vient de paraître

N° 27-28 - La crise du système monétaire capitaliste 2 F

Numéros disponibles :

- N° 8-9 - Histoire du P.S.U.
- N° 13 - Les petits commerçants et la crise du commerce.
- N° 18-19 - La hiérarchie des salaires.
- N° 20-21 - Le capitalisme contemporain.
- N° 22-23 - Sur le mouvement politique de masse.
- N° 24-25 - La police dans la lutte de classes
- N° 26 - Rosa Luxemburg, « Grève de masse, partis et syndicats »

Le numéro simple 1 F
Le numéro double 2 F

Abonnement : les 20 numéros 15 F
à « TRIBUNE SOCIALISTE »
9, rue Borromée - PARIS XV^e

Paiement à la commande

Par chèque bancaire ou postal C.C.P. T.S. 58.26.65 Paris.

Et les femmes alors ?

L'HOPITAL Henri Mondor rassemble 1.300 travailleurs dont la majorité sont des femmes. Nous subissons une exploitation particulière en tant que travailleuses et en tant que femmes.

En tant que travailleuses dans un hôpital

1) **Le problème des trois équipes et du travail le dimanche et les jours de fête.**

Rien ne défait plus un couple que des horaires différents et particulièrement le travail de nuit.

Il y a une statistique montrant que c'est dans les hôpitaux qu'il y a le plus de femmes seules avec des enfants.

2) **Qui choisit ce métier ?**

— Certaines femmes par idéal, selon le mythe du dévouement « féminin ».

— Certaines infirmières parce qu'elles ont raté le bac, que leur famille ne peut subvenir à leurs études puisque la bourse est supprimée et que ce métier est présenté comme ayant de très bonnes conditions de travail.

— Pour les aides-soignantes et les agents hospitaliers, c'est un travail sans qualification qu'elles croient un peu moins pénible et plus intéressant que l'usine.

3) **Le problème des contrats :**

— Les conditions de travail et la diminution des possibilités de promotion, font que souvent, dès leur contrat terminé, les infirmières quittent l'hôpital.

En tant que femmes

1) **On la prend beaucoup moins au sérieux qu'un homme :**

— Aussi bien pour sa compétence : une femme médecin inspire moins confiance (mais de toute façon, il y en a peu et aucune n'est chef de service).

— Que dans ses revendications : « C'est une bonne femme qui râle encore », on passe l'éponge mais on n'en tient pas compte.

— Les hommes rient quand les femmes parlent de s'organiser.

2) **Toute son éducation la prépare à se soumettre et non pas à se battre :**

Elle s'adapte aux mauvaises conditions de travail, fait l'effort jusqu'à l'extrême limite sans oser penser à s'organiser pour revendiquer, sans penser à se syndiquer.

Les hommes, s'ils sont lésés, se battent pour leurs droits, les femmes ne les connaissent même pas (droit syndical, médecine du travail...) parce que les hommes ne jugent pas nécessaire de les mettre au courant, et qu'elles ont trop de soucis avec leur foyer pour chercher à savoir.

Les heures de formation syndicale sont généralement données à des hommes et pas à des femmes.

C'est toute l'image de la femme servante : le médecin homme commande, l'infirmière, l'aide-soignante s'exécutent.

3) **Toute son éducation lui montre qu'il est « dans la nature de la femme » qu'elle ait seule à assumer toutes les charges du ménage et de l'éducation des enfants.**

A Montmesly, tous les soirs, vers cinq heures, tous les cafés sont pleins, mais uniquement d'hommes, ils attendent que bobonne ait fini de préparer le dîner.

Si un enfant est malade, c'est automatiquement la mère qui doit se « débrouiller » (arrêt-maladie ou R.S.).

Le mari trouve normal d'aller à une réunion le soir pendant que la femme garde les gosses, ou à un match de foot ou de pétanque dans la journée ; il ne lui viendrait

pas à l'idée que ce soit sa femme qui aille à la réunion à sa place.

Si la femme a réussi un peu à secouer tous ces préjugés et qu'elle est restée à la réunion syndicale à 16 heures, elle se sent coupable du ménage pas fait, des enfants seuls au retour de l'école, elle n'a pas l'esprit à la réunion et elle finit par partir.

4) **Si elle est célibataire**, elle sert souvent de bouche-trou (veille) et a souvent les plus mauvais mois pour les congés.

5) **Elle est souvent seule à avoir le souci de la contraception** et aucune information n'est à sa disposition sur le lieu de travail.

Si elle est contrainte d'avorter, elle doit se débrouiller seule et dans des conditions qui mettent en jeu sa vie et sa santé physique et mentale.

Les femmes qui travaillent à l'hôpital ont parfois leur indépendance économique, ce qui est un point fondamental, mais elles se

sentent obligées à cette double journée de travail (l'une à l'hôpital, l'autre à la maison) qui ne leur laisse pas le temps pour réfléchir, se former intellectuellement et s'organiser contre l'administration qui en profite pour les exploiter doublement en tant que travailleur hospitalier et en tant que femme.

Les femmes ont les yeux fixés sur leur famille, famille qui est à la fois désunie par leur métier et qui à l'opposé est conçue d'une façon tellement rigide et faussée que la femme en est complètement esclave.

Les femmes doivent en discuter entre elles pour en prendre une conscience claire et lutter à la fois :

— Pour avoir le temps d'une vie affective épanouie, c'est-à-dire de pouvoir avoir les mêmes horaires que la personne avec laquelle elles vivent.

— Pour obtenir un partage égalitaire de tous les rôles avec leur compagnon.

— Pour obtenir les équipements collectifs nécessaires.

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

Nous nous rencontrerons pour discuter de tout cela et des problèmes précis qui nous préoccupent.

Femmes en lutte



Collombert

Des secrétaires faites au moule



Veillez à votre tenue qui doit rester modeste, efficace

COMME KIPLING

*Si tu peux voir un homme démolir tes dossiers,
Et sans dire un seul mot te mettre à reclasser,
Si tu sais seconder l'homme en difficulté
Sans devenir sceptique quant à sa qualité,
Si tu sais être belle sans t'en rendre emmerdante,
Si tu peux être vive mais jamais impatiente,
Très expérimentée sans avoir pris de l'âge,
Aimable et souriante même avec un sauvage,
Si tu sais conserver l'orthographe qu'il perd,
Taper, penser, noter, téléphoner, tout faire,
Si tu peux accoucher à l'heure du déjeuner,
N'avoir que des enfants contre tout vaccinés,
Remplacer ton patron qui au soleil ronronne,
Sans pour autant rêver que sa paye on te donne,
Si tu sors d'H.E.C. sans prétendre à la gloire,
Si tu as fait Sciences-Po sans en faire une histoire,
Alors, mieux qu'ingénieur, architecte ou ministre,
Mieux qu'homasse vouée au célibat sinistre,
A jamais protégée des sommets où Lui brille,
Tu seras secrétaire, ma fille.*

(Fait par un groupe de secrétaires.)

Nous ne vous demandons pas de revêtir un uniforme sévère, comme celui de la Croix Rouge ou des Assistantes Sociales, mais ceci doit être pour vous, quand même, sujet à réflexion. Si ces costumes ont été ainsi choisis d'une grande sévérité, c'est pour affirmer que la **frivolité n'est pas de mise en présence de la douleur et de la souffrance.** (Cours Médica, page 14.)

SOYEZ VIGILANTE - PREVOYANTE

Avant l'arrivée de votre patron, sachez avoir « L'ŒIL DU MAÎTRE », c'est déjà par là que vous commencerez à affirmer vos qualités. Sachez du premier coup d'œil voir « ce qui cloche ».

VOTRE PATRON N'A PAS LE TEMPS DE S'OCCUPER DES DETAILS VOUS DEVEZ Y VEILLER POUR LUI.

Voyez si la **propreté des locaux est impeccable**, si chaque chose est à sa place, s'il ne traîne pas d'objets, de pansements souillés, s'il n'y a pas de désordre visible pour un œil étranger. Tout doit donner une impression de propreté méticuleuse, d'ordre parfait, de **netteté** absolue.

Veillez au remplacement des journaux et revues de la salle d'attente qui sont souvent maculés, déchirés, salis ; s'il n'y a pas de cendre ou de bouts de cigarettes qui traînent.

Voyez si la blouse de votre patron n'a pas besoin d'être changée, si, quoique propre elle n'est pas malencontreusement maculée, de même que le linge du cabinet. Vous me répondrez que c'est la tâche du personnel subalterne : « Possible » mais si celui-ci n'a pas exécuté cette tâche, c'est VOUS qui en porterez la responsabilité, et il est indispensable, pour être digne de votre poste, que vous ayez le **SENS DES RESPONSABILITÉS.**

RAPPELÉZ-VOUS QUE SI VOTRE PATRON A PRIS UNE SECRÉTAIRE, C'EST QU'IL ESTIME N'AVOIR PAS LE TEMPS DE S'OCCUPER DES PETITES CHOSES, et comme de leur exécution dépend la réputation de son cabinet... (Cours Médica, pages 15-16.)

VOUS POURREZ ARRIVER À AVOIR LA POSSIBILITÉ D'INITIATIVES PERSONNELLES INTELLIGEMMENT PROGRESSIVES.

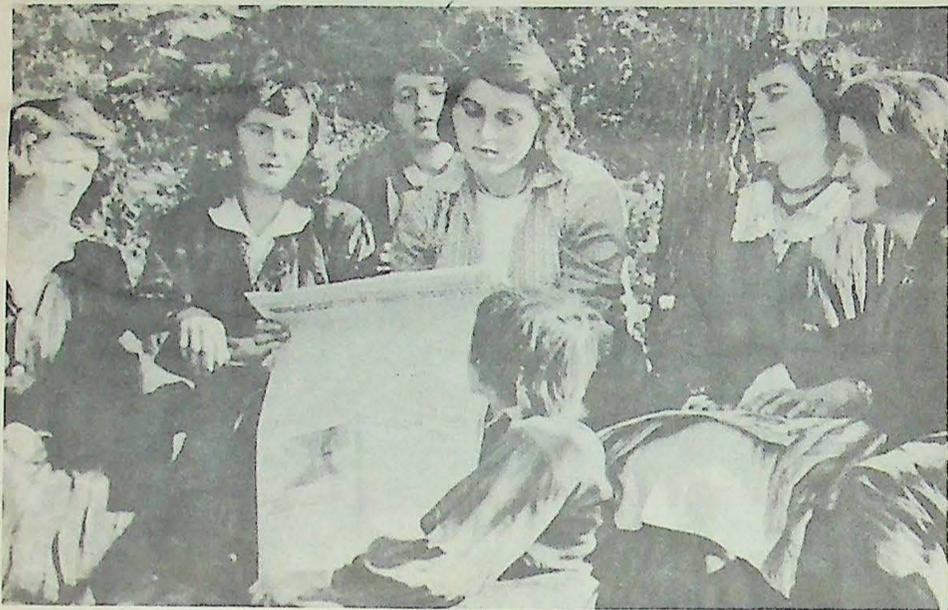
Une employée ne doit jamais prendre d'initiatives et c'est un slogan en honneur dans toutes administrations militaires ou civiles : « pas de zèle, pas d'initiatives », slogan qui a sa raison d'être, car il s'agit de collectivités, dont un membre ne saurait avoir d'initiative personnelle sans risquer de compromettre gravement le fonctionnement de ladite collectivité.

Il n'en est pas de même de la secrétaire, de la collaboratrice qui n'a pas de travail défini à exécuter, mais un rôle à remplir. Vous voyez, comme nous vous l'avons dit au début, combien petit à petit nous vous aidons à vous élever au-dessus du commun des mortels, à « prendre de la classe »...

SOUVENEZ-VOUS EN, RÉGARDEZ, ÉCOUTEZ, RETENEZ, COMPRENEZ ET N'OUVREZ LA BOUCHE QU'À BON ESCIENT. (Cours Médica, pages 39 et 40.)

D'après « Labo Contestation »

Emancipation réussie



« **O** N constate souvent une profonde contradiction dans l'attitude de bien des gens, y compris beaucoup de communistes et de cadres du parti. Alors qu'au travail et dans la vie sociale, ils défendent notre idéologie et notre morale socialiste, dans leur vie familiale en revanche ils demeurent fidèles aux préjugés surannés de l'inégalité de la femme et de sa soumission à l'homme.

Tandis que dans la production il y a juste répartition sociale du travail entre la femme et l'homme, dans les travaux domestiques fatigants et fastidieux une telle répartition n'existe pas. Ils sont seulement à la charge de la femme.

Nous devons déclarer une lutte sans merci à ces préjugés pourris qui existent avant tout dans l'esprit des hommes. En même temps, il nous faut créer plus de facilités pour l'exécution des travaux du ménage, il nous faut créer dans les villes et dans les coopératives agricoles, des crèches, des jardins d'enfants, des réfectoires, de sorte que les femmes puissent largement participer à la production et à la vie sociale, qu'elles s'émancipent économiquement, car c'est uniquement ainsi qu'elles pourront venir à bout des préjugés patriarcaux. »

Cet excellent programme n'est assurément pas celui du parti communiste français ! Ces lignes sont extraites du rapport d'activité préparatoire du V^e Congrès du parti du travail albanais.

Malgré les difficultés, qu'il analyse sans complaisance, le parti s'est attaqué, dès les lendemains de l'indépendance, au dur problème de l'émancipation des femmes. Nous avons pu le constater lors d'un voyage « Découverte et Culture » en août dernier.

Toutes les femmes albanaises, dès qu'elles sont mariées ou ont atteint 26 ans, appartiennent à l' « Organisation des femmes ». Plus jeunes, elles sont dans l' « Organisation de la jeunesse » qui combat, elle aussi, « l'influence de ces survivances rétrogrades, idéalistes, religieuses, patriarcales, bourgeoises », comme le disait Enver Hoscha, au II^e plénum du comité central, en juin 1967.

44 % des travailleurs

Le mouvement des jeunes a effectivement joué un grand rôle pour mener ce combat. C'est l'organisation de la jeunesse qui, dans les villages, aidait quelques jeunes filles à oser se rendre dans les camps de travail mixtes, destinés aux grands travaux, tels la construction du chemin de fer.

Là, les dortoirs mélangeaient jeunes des villes et des campagnes, manuels et étudiants. Les activités culturelles et de formation idéologique occupaient une bonne partie du temps. De retour dans leur village, les jeunes filles mieux armées idéologiquement, organisaient débats et activités, entraînant les autres jeunes filles du village.

Au plan national, la lutte pour instaurer l'égalité des hommes et des femmes se mène sur trois plans :

- assurer l'indépendance économique de la femme par sa participation au travail de la production. Aujourd'hui 44 % des travailleurs sont des femmes ;

- élever le niveau culturel de la femme : l'école mixte est obligatoire pendant huit ans et 35 % des étudiants de l'enseignement supérieur sont des femmes ;

- donner à la femme la place qui lui appartient dans les domaines politique et idéologique, et

dans la direction du parti et du gouvernement.

Dans les entreprises où la plupart des ouvriers sont des femmes, il n'y a pas de problèmes. Le directeur et la plupart des chefs de brigade (unité de travail et de contrôle ouvrier : 20 personnes) sont des femmes. La révolution est beaucoup plus difficile à introduire dans les usines où les hommes sont majoritaires.

L'anti-Algérie

Au départ, la situation de l'Albanie est un peu comparable à celle de l'Algérie. C'est un pays qui s'est libéré seul de l'envahisseur italien puis allemand. Les femmes ont participé activement à la lutte pour la libération : 7.000 d'entre elles étaient dans les groupes de partisans. Comme, dix ans plus tard, les femmes algériennes dans les rangs du F.L.N.

La comparaison s'arrête au jour de l'indépendance. Le premier congrès antifasciste de la femme albanaise a lieu le 4 novembre 1944, avec 311 délégués qui élisent un conseil général de 46 membres. La lutte pour l'émancipation commence.

C'est que l'Albanie n'a pas les problèmes religieux de l'Algérie, ni surtout, son trop-plein de chômeurs qui n'incite guère le gouvernement algérien à prôner l'émancipation économique des femmes.

L'Albanie a plutôt le problème inverse, le besoin d'accroître sa population. Ce qui la conduit à être

rétrograde sur un point : le problème de la contraception et de l'avortement, qu'elle se refuse à aborder.

Non sans embûches

C'est donc, à partir d'une situation économique favorable que l'Albanie a mené la lutte pour l'émancipation féminine. Il a fallu, pourtant, une volonté sans cesse réaffirmée. Car le poids des traditions, des préjugés est dur à surmonter.

Le journal de la femme albanaise témoigne à la fois de ces difficultés et de la volonté de les dépasser. De même, Nefo Myftra, dans un discours, imprimé depuis, « La femme, force révolutionnaire », raconte le cas d'un chef de brigade féminin, dans une coopérative, à qui l'on avait donné les terres les plus mauvaises, les charrues cassées, et l'équipe la moins robuste, pour l'amener à démissionner. Mais elle n'a pas cédé. Elle est allée s'expliquer avec le président de la coopérative.

Cet exemple, et d'autres, prouvent que la lutte est difficile. L'important, en Albanie, c'est que ces difficultés sont exposées ouvertement, les préjugés dénoncés continuellement, et sans cesse réaffirmée la volonté de parvenir au but, car ce problème est jugé « l'un des problèmes les plus importants de l'édification socialiste, une grande question politique, idéologique et sociale qui se pose au parti. »

Madeleine EST.

27^e ANNIVERSAIRE DE L'ALBANIE SOCIALISTE

MEETING le VENDREDI 17 DECEMBRE
1971 A 20 h 30 - SALLE LANCRY
10, RUE DE LANCRY - PARIS 10^e
(M^o République.)

Organisé par le P.S.U.
et « Humanité Rouge »

Journée de formation à Amiens
Salle municipale, rue de Grâce
(près de la route d'Abbeville)
Le dimanche 19 décembre,
à partir de 9 h 15

- La crise du capitalisme
- Situation économique en France
- La réponse du P.C.F., de la social-démocratie, du P.S.U.

Le numéro 5 de Critique Socialiste contient une analyse sur la femme dans la famille et la société. Cette analyse doit alimenter la discussion préparatoire aux assises régionales et nationales Femmes.

Commandez-le aux Editions Syros,
9, rue Borromée, 75-Paris 15^e.
C.C.P. n° 19.706.28 PARIS.

Aux U.S.A.

et en Grande-Bretagne

Le Women's lib

DEPUIS une dizaine d'années aux U.S.A., depuis deux ans environ en Angleterre, le « Women's Lib » existe et croît avec régularité (1).

Aux Etats-Unis, le mouvement est pour ainsi dire né de la base : des femmes se réunissaient en petits groupes pour parler de leur situation de femme, elles se rendirent vite compte que d'autres femmes faisaient la même chose et elles décidèrent de s'unir. Leur isolement cessait, la « sorosité » (sisterhood) se construisait : elles s'aperçurent vite que les problèmes qu'elles croyaient individuels étaient en fait partagés par beaucoup d'autres femmes et intéressaient la société dans son ensemble. Elles commencèrent à discuter et à analyser les moyens par lesquels les femmes étaient conditionnées à accepter un certain rôle dans la vie et combien ce rôle était oppressif.

Le mythe de la féminité

Puis, en 1963, Betty Friedan sortit son livre « **The Feminine Mystique** » (La Femme mystifiée). Elle montrait avec une clarté extraordinaire combien était faux le mythe de la féminité et combien pour celles qui l'acceptaient la vie était vide et peu satisfaisante.

Les femmes qui ressentaient confusément cela depuis quelque temps furent d'accord avec Betty Friedan. Elles constituèrent une des composantes du « Mouvement de libération des femmes ». Il est à noter que jusque-là, elles avaient été apolitiques. Une autre composante du mouvement fut formée de femmes qui avaient été très actives politiquement, qui avaient milité dans la gauche révolutionnaire, puis qui en étaient sorties quand elles se rendirent compte qu'on les assignait toujours au même rôle : elles tapaient les discours et faisaient le café, pour les hommes !

Ainsi, même à l'intérieur du Mouvement, les féministes reprochent encore aux gauchistes d'empreinter aux hommes leur idéologie, leurs attitudes et même leur langage, et d'être manipulées par eux de l'extérieur.

Radicalisation du mouvement

Le Mouvement a pris de l'ampleur, les militantes du Women's Lib sont regroupées dans plusieurs

organisations qui semblent aller dans le sens d'une radicalisation : le N.O.W. (National Organization of Women) fondé en 1966 par Betty Friedan a débordé sur la gauche sa fondatrice et l'a remplacée à la tête de l'organisation par une Noire, Aileen Hernandez. Le N.O.W. n'en reste pas moins encore réformiste : les buts de l'organisation sont d'obtenir pour les femmes les droits fondamentaux définis par la Constitution américaine et d'abroger les lois favorisant la discrimination entre les sexes. D'autres mouvements existent : le « W.I.T.C.H. » (Womens International Terrorist Conspiracy from Hell ou « Sorcière »), le B.I.T.C.H. (« Garce »), les « Red Stockinger » (« les Bas Rouges »), les « Radical Mothers » (« les Mères Radicales »), les « Bread and Roses » (« du Pain et des Roses »), les « Sisters of Lilith », les « Medil Women », les « Feminists ».

Des groupes de libération personnelle, les Américaines sont passées aux groupes de contestation globale de la société « mâle », c'est-à-dire que ces groupes ne cherchent plus seulement une amélioration de la condition des femmes mais ils visent à la disparition de toutes les institutions « sexistes » : noyau familial, mariage, et à la destruction du système social qui les engendre. L'objectif final est le droit pour chaque femme à disposer d'elle-même.

Elles ont une presse militante dont « Ret » est le magazine le plus connu.

Angleterre : les petits groupes

En Angleterre le mouvement débute à peu près de la même façon mais les Anglaises bénéficient de l'expérience américaine. C'est ainsi que l'organisation la plus représentative en Grande-Bretagne, la « **Women's Liberation Workshop** » (2), a pris des Américaines la technique des petits groupes.

Le « Women's Liberation Workshop » est une fédération assez lâche de petits groupes basés principalement à Londres et dans les grandes villes. Les groupes sont autonomes, ils se réunissent toutes les semaines. Les femmes du « Women's Liberation Workshop » sont opposées à toute idée de dirigisme, de hiérarchie, de structures qui engendrent la domination. Selon elles, toutes ces cho-

ses font partie d'un monde dominé par l'homme, un monde qu'elles veulent abolir.

Les groupes décident eux-mêmes de ce qu'ils veulent faire, leur idée de base étant « **d'élever la prise de conscience** ». Cela signifie que dans ces groupes, les femmes parlent de leur propre vie, de leurs propres expériences d'une manière profonde et personnelle pour analyser les causes de leur oppression et graduellement bâtir une idéologie.

En Angleterre, le mouvement a débuté très modestement avec un ou deux groupes parmi lesquels prédominaient les Américaines. Une première grande impulsion fut donnée au mouvement avec la tenue à Oxford de la Conférence nationale pour les Femmes, en mars 70, qui attira bien plus de monde que prévu. A la suite de cette Conférence, un comité fut mis sur pied pour coordonner les différents groupes qui surgissaient à travers le pays. Ce comité se réunit tous les deux mois et une autre Conférence nationale est prévue pour octobre.

Mais ce fut surtout la **manifestation du 6 mars 71 à Londres** qui attira l'attention sur le Mouvement. Cette manifestation qui rassembla environ 4.000 femmes et hommes sympathisants était centrée autour de quatre grands thèmes :

- Salaires égaux.
- Egalité des chances dans l'éducation et au travail.
- Contraception et avortement libres et gratuits.
- Crèches ouvertes 24 heures sur 24.

Après cette manifestation, plusieurs groupes nouveaux se créèrent : ils étaient 10 à la fin de 1970, ils sont maintenant plus de 50 qui regroupent une dizaine de femmes chacun, des mères de fa-

mille et des célibataires, des femmes au foyer et des femmes qui travaillent à l'extérieur.

Ces groupes sont débordants d'activités : leurs actions se font à l'échelle locale plutôt qu'à l'échelle nationale : des manifestations en faveur de l'avortement, des manifestations à l'extérieur des cafés qui refusent de servir des femmes non accompagnées après minuit, des « sit-in » avec enfants pour obtenir des crèches...

De plus, tous les mois, un groupe différent prend en charge la rédaction du magazine « Shrew » (la Mégère) qui est diffusé par vente militante.

Disposer de nous-mêmes

Le processus historique de libération de la femme entre dans sa première phase : les militantes du « Women's Lib » en Angleterre comme aux U.S.A. ont pris conscience qu'elles sont victimes d'une oppression spécifique en tant que femmes, et que cette oppression est favorisée par le système social dans lequel elles se trouvent. A nous de tirer les leçons de leurs actions et de profiter au maximum de leurs expériences. Ensemble, devenons une force indépendante capable de détruire ce système capitaliste et patriarcal qui nous opprime pour enfin pouvoir librement disposer de nous-mêmes.

Odile MAZEAS

(1) Women's Lib : Women's Liberation Movement : Mouvement de Libération des Femmes.

(2) Women's Liberation Workshop : le mouvement de libération des femmes anglaises.

12/3 : Little Newport Street, London WC 2.

• Pour plus d'informations sur les organisations américaines, voir « Partisans », n° 54-55, juillet-octobre 70 : « Libération des femmes ».

NATIONAL DEMONSTRATION
SATURDAY March 6th 1971
assemble 1-30 pm
Speakers Corner
rally 4-0 pm
Trafalgar Square

FIGHT FOR
-EQUAL PAY NOW
-EQUAL EDUCATION AND JOB OPPORTUNITIES
-FREE 24 hour NURSERIES
-FREE CONTRACEPTION AND ABORTION ON DEMAND